



(nathanaël flamant)

Duel

roman noir de l'homme

LE GRAND SOUFFLE

Collection *l'imp(a)nsable*

après la publication de la trilogie *l'effondrement du temps*, *l'imp(a)nsable* ouvre à quelques pionniers un laboratoire permanent des écritures dés-empareées.

un jour, ne plus se reconnaître dans aucune contrée du langage. Respirer, crier, créer - quoi ? comment ? où ?

mur, mutation, franchissement des barrières du son, de l'image par le souffle. Écriture du contact, accélération des températures du cri, l'aventure d'une autre rigueur.

la vie, c'est la vitesse du vide.

(nathanaël flamant)

DUEL

roman noir de l'homme

© Le Grand Souffle, 2016
Siège social : Le Grand Souffle
La Croix Durand
72600 Villeneuve en Perseigne
www.legrandsouffle.com

ISBN : 978-2-916492-57-5

Couverture : lucia diris
Photo de couverture : nathanaël flamant
Peinture 3ème de couverture : laetitia cantin
Maquette : bernard doyon

achevé d'imprimer en octobre 2016

LE GRAND SOUFFLE

*C'est là où je souffre : dans le mensonge, dans le miroir et
dans la mort.*

Raf Blitz

DUEL

Où devait-il aller maintenant, avec son cadavre et son meurtrier ? Dans la nuit épaisse, où suffoquaient même les étoiles, il éclata de rire.

3. le mensonge

Sarah ! Il avait toujours l'air de crier son nom. Comme pour la protéger, ou la punir, ou s'extasier de l'avoir rencontrée. Elle avait déchiré sa vie, « toute mon écriture en papier », disait-il. Il avait rencontré la ruine. Il appelait ça le fruit de la guerre, mais je n'ai jamais pu dire ce qu'il entendait par là. C'était une sorte de musicien, sans doute exilé. Ce qui le rendait inquiétant n'était pas l'incertitude de ses origines, multiples à en voir son visage, ni aucun trait particulier de son caractère, ni rien d'énigmatique, mais une angoisse plus diffuse que sa présence provoquait : c'était un homme sans histoire.

Un jour il fit une chute du haut d'une montagne, une chute si violente qu'il lui parut tomber de plus haut que le ciel, et il s'enfonça dans la neige jusqu'à être introuvable. Aucun secours ne put retrouver sa trace. Lorsqu'il réapparut dans l'univers visible, ses yeux avaient changé de couleur et il ne reconnaissait plus sa propre mémoire. C'est là que commença l'acte inexplicable de cet horrible orfèvre.

Je suis troublé à l'idée d'écrire quelque chose que je ne comprends pas. Je sens que c'est un acte grave. Une atteinte au respect de la mort. Je le sens d'une façon aiguë. J'ai besoin de dire au lecteur que nous allons jouir ensemble de sa souffrance, comme une bête dévore, comme Sarah lorsqu'il la nommait. Si j'avais été avocat, mais je ne le suis plus, j'aurais choisi de ne plaider que le crime passionnel. Les autres affaires sont sans intérêt au regard du crime passionnel. Devait-il aller jusqu'à se sentir tuer ? Oui, c'est un fait.

Sarah saccageait. Elle traversait la peau de ce qu'elle cherchait. Il me semble aujourd'hui qu'il la recevait dans sa vie à toute volée comme une folle. Elle pouvait jouer à son propre jeu jusqu'à l'obliger au consentement sans limite.

Peintre, elle aurait inventé la férocité des noirs et le trait éclaté. Il avait eu l'intelligence de reconnaître son besoin d'être déchiqueté, parce qu'il souffrait, il souffrait trop dans son esprit de carnage. Il y a, disait-il, une jouissance blanche. Mais il ne faut pas la chercher bien loin. Loin du mal, il n'y a rien de bien. J'aimerais vous faire partager l'unique saveur de nos vies atroces. Comme un oiseau marche sur des barbelés. Il riait en voyant dans Sarah le diable. Ses yeux possédés de morsure, polarisés sur sa proie. Fixes comme des lames étincelantes. Il l'appelait sa petite déesse, ou son petit clown. Il la mordait aussi, en pleine nuit, lorsqu'elle se jetait sur lui venue d'horizon lointain. Il hurlait dans l'œil du cyclone, elle se réveillait de son ivresse comme si la terre avait sauté, l'air complètement perdu, et il se moquait d'elle, tout seul avec son rêve d'amour.

Voilà une première ambiance de cet incroyable événement. Juges, essayez de ne pas juger, la détresse était grande. « Le dernier poisson de la mer finira pendu », avait-il lancé à la foule un soir de Noël. On avait mis ça sur le compte de sa passion, d'où la ruine. Car il devait avoir raison, étant donné ce que nous sommes devenus. Je n'écrirais pas, si nous n'en étions pas là. Je ne tenterais pas le best-seller, si l'âme et le diable existaient encore. De quoi sont-ils morts ? Je me revois en train de rire avec lui, cet étrange soir de Noël. Son sang coulait dans la bouche de Sarah, mais c'est elle qui avait disparu. Elle n'aimait pas qu'il se moque d'elle de cette manière-là. Elle l'adorait, tant qu'elle le comprenait. C'est-à-dire tant qu'il se comportait comme un élément de la nature. Mais cette façon de rire devant sa cruauté la laissait transie de silence. Aussi intense que la terreur qu'elle éprouvait lorsqu'elle sentait qu'il voulait la tuer et qu'il n'allait peut-être pas pouvoir se retenir. L'inquiétant en lui est qu'il ne supportait pas le refoulement. L'inquiétant pour tout le monde, pas seulement pour elle. Leur intimité consistait à tout

laisser arriver. Il lui rendait son indifférence à toute tentative d'explication, coup pour coup de tonnerre de grâce et d'inexplicable mouvement. Une relation sans espoir, l'espoir ayant perdu le contrôle dans cet homme détruit. Il était détruit lorsqu'elle est venue dans sa main ouverte, qui était sa seule vraie maison. Ils ont vécu ensemble, deux esprits étrangers réunis par l'esprit, deux barbares amoureux dans le feu d'un miroir. Leur ressemblance d'un autre monde a fini par tourner au blanc, et il toucha par là la solitude universelle, celle où on oublie son propre visage.

Pourtant leur relation n'était qu'un cliché profond. Qu'y a-t-il de plus ordinaire que deux créatures de Dieu qui se font la guerre ? Dieu n'a rien inventé, n'est-ce pas ? Le disque est lancé et c'est dur, nous en faisons tous l'expérience. Si plus dure doit être la chute, c'est que le rêve est en béton. Aux armes ! Ainsi commence je t'aime. Le premier mot qu'il lui a dit c'est son nom, qui signifie princesse dans une de nos langues mortes. Elle a répondu par un cri. Et il lui a ouvert sa vie en lui offrant tout son espace. C'est elle qui a dû rire, à sa façon inhumaine, n'étant là que pour le traquer au fin fond de son territoire, le déniaiser de son royaume de gloire, l'acculer à la dynamite.

Ce qui n'était pas ordinaire dans leur relation, c'est cette rencontre de deux espèces concrètement faites pour ne pas s'entendre. Une aventure proprement folle. Extraordinaire d'y découvrir la présence secrète de deux voyageurs, aussi bien accordés que le silence dans un concert après que les instruments se sont tus. Lorsqu'il parlait, elle ne comprenait pas, parfois elle n'entendait pas. Mais il parlait, non comme un homme mais comme un voyageur. Il parlait comme parlerait un homme qui se sentirait la voix d'un voyage, l'instrument d'une musique sans dimension. Il disait de toutes les façons qu'on vit comme on parle la vie. Pour

elle, il y avait de quoi être perturbée, car elle recevait sans comprendre, elle recevait jusqu'à la furie, jusqu'à l'extase, quelque chose de plus étrange qu'elle. Et lui, il découvrait que le voyage est plus vaste que l'homme. Le voyage tel que l'avait vu son amante intersidérale : *un sarcophage en or à travers les gaz blancs*, oui, comme un vaisseau glissant dans l'espace inconnu, voilà ce que nous sommes sous l'apparence d'hommes asphyxiés sur une terre de mort : *un sarcophage en or à travers les gaz blancs* ... J'essaie, en écrivant ainsi, de ne pas réduire le vertige. Car j'ai cru y perdre ma raison, moi qui n'écrivais de roman qu'en croyant créer d'autres univers que moi-même. Mes phrases ont ce vertige que j'ai vécu en me perdant. Aujourd'hui, je laisse jouer la flûte, l'arme du crime que j'ai en mémoire.

À ce point du méandre, nous ne connaissons pas le nom de l'assassin, nous ignorons encore s'il y eut une victime, mais au détour d'une image, il vient d'apparaître que l'arme du crime est une flûte. Et Alison, qui vient de revêtir le rôle du détective, est, pour le coup, sous le coup. Mettons-nous à sa place : commencer une enquête par l'arme d'un crime, sans victime évidente, sans présumé coupable, juste par le fait d'une flûte dans une flaque de sang noir, répandue sur toute la surface d'un espace public, mettons-nous à sa place, à supposer qu'il lui en reste une. Car le huis clos entre Sarah et Mitch était tel, dans cette maison isolée, au bord de la falaise, qu'aucun visiteur n'y venait jamais. Seule Daphné continuait d'accompagner Mitch dans sa solitude. Une solitude où Mitch ne se savait pas enfermé, parce qu'il y composait une musique ample comme le mouvement de la mer. Un requiem. Un requiem est un grand passage, une lisière incertaine entre les vivants et les morts, que Mitch, après son accident, n'arrivait plus à discerner. Comme ce n'était pas religieux, il ne disait pas « requiem », mais « orée ». Dans cette orée, sans qu'il pût seul s'en rendre compte, il tenait à distance le monde entier.

En cela, il n'avait pas quitté sa provenance romantique, ou bien le monde avait déjà sombré dans son esprit visionnaire. D'ailleurs, l'affaire qui nous occupe n'est peut-être pas de ce monde. Que l'enquête soit menée presque secrètement, ajoute à mon désarroi d'écrivain. En tant qu'agent double dans la vie de Mitch, ma position n'est pas facile à tenir, ni à lâcher. Je tâcherai d'aider le lecteur, qui est mon cœur, à ne pas quitter le rivage balayé par un vent obscur, venant, comme dans les tempêtes meurtrières, de partout à la fois.

Il est probable, en effet, qu'il se soit passé quelque chose qui ne relève pas des lois humaines. C'est pourquoi je fus moi-même frappé de voir apparaître à ma porte un détective sans uniforme, qui avait plutôt l'air d'un explorateur. J'aurais dû le chasser. Mais sa prestance, sa façon de se présenter s'imposèrent à ma prudence naturelle en une sorte de temps suspendu, dont je compris ensuite que le rayonnement venait de son regard. Je ne saurais même plus dire comment il entra chez moi, où il se trouva comme chez lui. C'était un matin d'hiver. Les communications étaient coupées suite à une panne généralisée de secteur. Je venais de rentrer du bois. Je m'apprêtais à faire du feu, avec un sentiment de préhistoire. J'avais peur du climat qui s'installait dans le pays, dans tous les pays. Avant l'orage, le ciel devient sourd. Mais là, j'avais plutôt la sensation, vive et subtilement angoissante, que ce qui allait arriver était déjà arrivé. C'est dans l'éclat de cette évidence, où ma pensée luttait pour ne pas perdre la notion du temps, que je me retrouvai devant cet inconnu.

Je m'appelle Alison. Il ne m'est pas possible de donner le détail d'une identité. Disons que les circonstances de ma vie sont celles du désastre, et qu'aujourd'hui ce désastre est peut-être moins le mien que le vôtre. Et qu'il est pour vous sans solution.

La planète Terre a peu à voir avec ce que vous croyez être votre vie. Très peu. Juste la brume de votre croyance, qu'on ne peut pas exclure du mouvement des étoiles, encore que les étoiles fassent également partie de votre imagination. Comme toute votre science, vraiment un rêve.

Je commence ainsi, abstraitement sans doute, pour dire qu'il n'est peut-être pas possible de parler à votre espèce, parce qu'il n'y a pas de frontière entre le rêve et le désastre. J'ajoute que je ne suis pas un extra-terrestre, ni une image qui vous dirait quelque chose. Je m'appelle Alison.

Il y a des événements, bien sûr. Ils sont visibles. Ils sont tous visibles. Mais d'où sont-ils visibles en vous ? Sur la Terre, nous n'accédons pas tous aux mêmes organes. Le disque dur de l'humanité est un mille-feuille de métal baignant dans l'éther. Le métal est plus ou moins corrodé, les habitants de la planète respirent ou étouffent dans des couches différentes et pratiquement étanches. Disons que, globalement, les corps sont automatiques, le cerveau calcule la survie, les yeux pensent voir, cela fait un monde.

J'étais abasourdi.

Alors, dit Alison, que faisiez-vous la nuit de Noël ?

J'étais avec des amis.

Oui, mais que s'est-il passé pour que personne n'en dise rien ?

Incroyablement, je me sentis tout de suite coupable. Je bégayai.

Oui, la parole doit passer par la porte, votre bouche bée.

D'où venait-il celui-là ? Pour surmonter mon impuissance, je me mis à broder avec l'accent du virtuose, à la manière d'un chat qui retombe toujours sur ses pattes, cette espèce de réponse dont, à ma grande surprise, il se contenta :

C'était une sorte de désaxé, Mitch. Nous ne sommes pas ici dans la nuit du chasseur. Nous sommes dans le désaxé. C'est la zone. Et ce que je peux dire c'est que Sarah et Mitch se faisaient peur. Ils rôdaient autour d'un souffle, prêts à se déchirer. Mitch avait juste l'espace de rire, que Sarah avait en vengeance. Mais ce point d'orgue où elle se couchait dans l'exténuation du diable, c'est ce qu'on appelle, bien qu'inutilement, un miracle. Elle reposait sur Mitch en fleur de cerisier. Cet enfant fou qui n'avait jamais joué appelait Sarah son cadeau de Noël.

Alison tapota sur mon chapeau de cow-boy et se retira. Je crois que pour la première fois, j'éprouvai sans raison la lumière de midi.

J'ouvre la page comme une fenêtre : tu es derrière. Tu veux un verre ?

C'est si léger quand on a traversé la vitre. Je revois Sarah escaladant les architectures translucides de Mitch, dans son atelier où il composait, sur des instruments qu'il avait inventés. Je revois ma femme, à travers le tableau qu'elle m'avait offert avant de partir, et que j'ai laissé suspendu dans le vide, au-dessus du seuil. Et les mots que j'avais écrits pour tenter de me dire pourquoi ou comment ce tableau me bouleversait, comme s'il était en mouvement.

Dans sa maison qui brille de feu et de silence, Madame vit seule. Monsieur est à la guerre, parce que c'est toujours la guerre.

Sa solitude s'ouvre parfois comme le trou d'une oreille, où elle pourrait tomber, ou comme un grand œil, qui lui montre ses images. Alors elle reste assise, comme une enfant ou comme personne.

Maintenant elle est assise devant une pomme de terre, qu'elle regarde mais en voyant Monsieur à la guerre. La peur lui montre Monsieur sur un lit de blessé, la plonge dans la blessure. C'est d'abord blanc comme la mort. Les murs sont blancs. Les pansements, l'air immobile, le silence froid sont blancs, comme l'os qui apparaît de la décomposition des morts. Puis la blessure est rouge, et la pomme de terre se met à saigner. Le ciel est un arc. Il y a du mimosa, du lilas, des feuilles d'été, pour y mettre de la tendresse. Ce ne sont pas forcément des fleurs, peut-être des noms de parfums, de saveurs. Sa peur, c'est Monsieur.

Que dit-il ? Se dit-elle. La pomme de terre se détaille dans ses yeux. Des couleurs sortent de toutes les couleurs, en flaques, en filets, fendent sa peau de terre pleine de cicatrices. Monsieur a le corps mutilé, ça se voit sur son visage. Ou... Monsieur est mort. La pomme de terre se pétrifie, mais éclatée. La même stupeur que dans le portrait de la mort. Dans la chambre de Monsieur, où il gît blessé, il y a ce tableau au mur. Comme un trou dans le mur. Un trou d'œil : la pomme de terre que Madame voit, dont toutes les couleurs sont les larmes, qu'elle pleure, ou qu'elle peint, dans la lumière de leur légèreté.

La terre n'est pas devenue une nouvelle étoile, après celle du fruit défendu, qui créa paraît-il la guerre. Monsieur a fondu au feu du trou d'œil, image du tout. Maintenant Madame entend. Cri enfermé dans la nuit du tombeau, il reçoit la fraîcheur du souffle.

L'après-midi passa comme une étoile filante. Je n'avais pas quitté mon sofa, les yeux tournés vers la fenêtre, comme Sarah lorsqu'elle se sentait prisonnière. Sarah... et je croyais entendre encore la voix de cet inconnu.

Il a bien fallu qu'elle tombe de haut pour répandre un tel chant de guerre dans son monde, se dit Alison.

Puis la nuit tomba sur mon ventre, comme sur une ville nommée Dynamite Citrouille.

Pour qu'une relation soit possible, pour qu'elle existe, il faut que tu sois le maître ou l'esclave. Daphné, l'amante intersidérale, avait lâché ces mots sans guillemets. Et ils étaient pleins de promesse, que la vérité tient toujours mais que la vie réalise. Et ce qui intéresse cette histoire de mort, c'est la vie. Qui est le mort ? S'il n'y a pas de mort, impossible d'en faire une histoire. Le roman tombe à l'eau, il ne reste que le bateau. Nous sommes à bord d'un bateau. Mais comme il fait nuit noire, on a l'impression d'avancer dans les circuits électriques d'une ville. Au lieu d'être bercés, on est électrocutés à chaque vague. Alison mène l'enquête sans soupçon ni preuve, mais à partir d'un cri qu'il a entendu, dans la nuit noire. On dit qu'aucun instrument n'est plus proche de la voix humaine que la flûte. L'arme du crime serait peut-être une voix, sans autre indice. Car rien ne dit que cette voix aurait été humaine. Même le temps ne peut pas répondre. Cette voix aurait-elle été ? Et le sang ? L'arme du crime aurait-elle un goût, un son, une odeur ? Crime, n'est-ce pas vite dit ? Ainsi méditait Alison. Il ne voulait pas se soustraire à l'angoisse que les cadavres et autres certitudes sont faits pour dissimuler. Car il s'agissait précisément d'être mort d'angoisse. Alison pressentait l'horreur de l'énigme, et nul ne pourrait dire quelle attitude il adoptait pour pénétrer cette brume magnétique. C'était sans doute un héros. Celui qu'on attendait. Il venait de se lever sur la page de sable blanc un semblant d'histoire. Le sang répandu sur le lieu public est-il blanc ou noir ? Il faudrait savoir, aurait dit en pensée n'importe quel autre détective. Mais Alison n'était pas un malade mental. Sans doute le seul esprit sain de ce monde de gangsters, branchés sur leur machine à calculer le taux d'intérêt de chaque action. Alison n'allait plus au front, il passait par la fontaine des innocents, ce qui met toute l'histoire humaine entre parenthèses. D'où l'incertitude, qui revient à l'angoisse, comme une fièvre carabinée.

J'étais assis devant mon feu. La mémoire m'assaillait, mais une mémoire amputée, à laquelle il manquait les membres que j'avais aimés, c'est-à-dire, plutôt, utilisés pour me raconter une histoire d'amour. Mitch et Daphné faisaient partie de cette nostalgie, la douleur du retour au rêve de moi-même. Je revoyais Mitch, tel qu'il m'était souvent apparu, je le revoyais comme s'il était là, maintenant : l'homme seul devant son feu. Le voir, c'est être entré dans sa sérénité. Où il se voit devant son feu, seul mais nulle part, dans sa sérénité. Il a reflué du miroir, jusqu'à toucher l'homme seul devant son feu. Jusqu'à l'air liquide de son image, qui n'est plus un objet comme devant le miroir, mais un bain. Son bain d'homme seul devant son feu. Alors il lui semble qu'on pourrait s'échapper du bain comme par enchantement. L'enchantement d'un désenchantement. Et s'il se parle, il entend sa voix de très loin, non d'un tonnerre lointain mais d'un ouvert de la tête de l'homme, fracturée. Quel étrange bain sans murs, comme un pli à peine, un frisson du bain. Mitch se sentait au son suraigu du frisson. Feu au fin fond du fer de la scie. Ainsi brûlait ma nostalgie, plus douce que le cri humain, mais marquée de sa profonde blessure...

Entre Mitch et Daphné, jamais la fusion amoureuse n'avait atteint un tel degré.

Je suis troublé.

Elle appelait son amant Yonity. C'est ainsi que le clown qui habitait Alison lui donnait parfois l'eurêka. Ce n'était pas une solution, mais ça permettait d'y voir clair et de prendre la température. On ne s'aventure pas au petit bonheur dans l'enquête de mort.

Un Mitch entre Daphné et Sarah. On en était là. Lorsque Mitch pleurait, Sarah pouvait boire ses larmes, en le regardant

comme si elle questionnait cet homme détruit, avant de tomber en extase. Jamais alors il n'avait vu un tel abandon, d'une densité si élastique, d'une telle absence de peur. Mais lorsqu'elle en revenait, elle déchaînait sa furie. Sa bouche sentait la mort, elle rôdait devant lui sans le reconnaître, les yeux hallucinés par sa cible. Elle ne souffrait pas de schizophrénie, c'était plus étrange : pas deux personnalités, une myriade de métamorphoses. Cela pour dire qu'il était curieux d'observer les identités à la fois ressemblantes et incertaines de Sarah et Daphné. Mais pourquoi le dire ? En quoi cela faisait-il avancer l'enquête ?

Lorsqu'Alison reçut l'information que la flaque de sang était en train de disparaître, il comprit qu'il ne la reverrait jamais. Ses yeux devinrent à peu près comme le vent qui trouble les nuages. Il faudrait maintenant détecter la mort sans trace.

Mitch avait donc accueilli ou recueilli Sarah un soir d'automne qui ressemblait à une nuit de Noël. Il se voyait vieillir dans une ruine éblouie. Il faut dire qu'il était amateur d'alcool. Il disait que ce n'est pas la raison qui compte, mais l'ivresse de la saveur. C'est pourquoi il pouvait boire sans raison, sans discontinuer, c'est-à-dire sans arrêter de continuer, en lieu et place du roi invisible des desesperados. Il buvait comme un trou. Car un trou boit. Il boit même tout ce qu'il touche. Voilà de quoi être ivre-mort. Il y avait un trou profond dans sa tête. Et le trou buvait, continuait de boire. Ça le rendait d'ailleurs de plus en plus beau, méconnaissable. Ses émotions étaient maintenant des commotions du mystère de l'homme. Ses mots, venus de l'oubli, n'étaient plus qu'improvisés de présent. La façon dont il voyait les choses, lorsqu'on lui demandait de s'expliquer sur sa façon de vivre, un regard en avalanche. Ainsi, j'entendais mieux ses phrases musicales, qui n'avaient pas d'intérêt pour un sentimental, un cérébral, même un chercheur de paradis, elles n'étaient peut-

être que l'évocation de quelque chose, mais il répondait non. Je précise à quel point Mitch était ou était devenu un étranger, pour que, justement, on ne juge pas l'incompréhensible. Dans cette affaire, il n'y aura pas de tribunal, ce serait inutile, parce que personne ne peut plus aller en prison. C'est un homicide plus vaste. Comme Dynamite Citrouille n'est pas à proprement parler une ville. Cela veut dire, si tu es toujours là, que cette affaire te concerne.

L'atelier de Mitch était une ancienne chapelle de marins, et de femmes de marins, encore tapissée des centaines de petites dalles blanches où n'était gravé qu'un seul mot : *Merci*. L'atmosphère en était si claire, comme le mot de ce chœur rayonnant dans la mort, qu'il semblait qu'un œil au milieu de ses flammes regardait les murs user leurs couleurs. On ne peut pas nommer autrement l'immobile frisson qu'était cet espace où Mitch composait. Ça ne pouvait que lui taper sur le système. Il ne pouvait plus croire qu'il créait, il se vivait comme un paratonnerre. Parfois, il n'en tenait presque plus debout. C'était un vacillement comme la dernière ombre et la première lueur d'un corps s'effondrant sur un champ de bataille. Il ne savait plus où était la nuit. Lorsqu'il arrivait à sa chambre, Sarah l'attendait, telle une princesse hypnotique. Cruelle vision. Oui ou non ? Elle ne faisait qu'attiser l'éternelle question, celle qui se pose à chaque instant dans le cerveau informatique humain. Oui ou non ? Comme dans l'ordinateur, cette équation binaire peut aller jusqu'au bug. Car si on plonge dans cette tension, jusqu'à entrer dans le circuit des atomes, on comprend que Mitch ait été hanté par une voix, qui lui répétait : « je suis sûre que l'enfer est informatique ». C'est ainsi que Mitch avait mal au monde. Et ce mal le fêlait d'une tempête solaire, qui le sortait pour quelques heures de l'asile d'aliénés. Il entendait le son des grandes solitudes, un son intime si puissant qu'elles devenaient des passerelles pénétrant l'espace de toutes parts

et à tous les rythmes, une gerbe d'abîmes vibrants, pour la seule joie du geste et dans la douleur de ne pas encore pouvoir vivre. Cette ivresse insoutenable le ramenait à sa chambre, ébloui, titubant.

Sarah souffrait d'être assoiffée de sang. Il faut un espace extraordinaire pour accueillir une telle souffrance, que ne connaissent pas les vampires. Il n'était pas normal, pour une énergie de son espèce, de dormir si peu, de ne pas pouvoir se passer de la guerre, de ne reculer devant rien de plus puissant qu'elle. Sarah cisailait le déroulement des choses dont on fait les histoires. Elle introduisait un fer électrique dans les lignes à trop basse tension, qui font qu'on peut encore suivre des pistes, s'installer dans une chasse à l'homme avec les dents dehors. Elle s'arrange pour provoquer et désintégrer le courant qui passe entre nous, aurait dit Mitch s'il écrivait à ma place. Mais lui ? Qu'avait-il donc à voir avec elle ? Pour aboutir à un tel constat, aussi désespérant. Il ne serait pas possible d'accuser qui que ce soit à la va-vite des preuves. Là, on avait affaire à un lieu d'où on ne s'échappe pas, où on est sans appui, une sorte de siphon, une véritable enquête. C'est-à-dire que Sarah représente à peu près le bout du monde. Mitch y était pour ainsi dire condamné. Il aurait pu n'y avoir qu'eux deux à peupler Dynamite Citrouille, l'enfer de cette station dans la Voie Lactée n'aurait manqué de rien. On ne peut pas s'étonner que les habitants de ce baigne se tournent vers les extra-terrestres. Et vous comprendrez qu'on ne règle pas le cas de Sarah comme ça. À partir de là, qui pourrait prétendre connaître Mitch ? C'est ce que je confiais à Alison lorsqu'il me poussait à des aveux non-contradictaires. Car d'habitude, les aveux sont les déguisements du mensonge. Il ne s'est jamais rien passé de tout ce qu'on dit. Non pas seulement parce qu'on parle sous la contrainte de la loi, mais parce qu'on n'en sait rien soi-même. Alors les procès, Alison en avait sa claqué. Il était là pour creuser jusqu'à la

tombe. Qui n'était que temporairement la sienne. Car Alison procédait par osmose. Mieux : il épousait. Nos entretiens m'en laissaient toujours un parfum de bonté. Il me semblait si ample. Malgré mes résistances, je me confiais à lui plus encore qu'à moi-même. Cette magie devint d'ailleurs ma peur. Il m'aidait à me dire ce que j'oubliais, ou négligeais, ce que je ne pressentais même pas, il m'obligeait à être sensible. Il insistait pour me rappeler, par exemple, que Sarah gambadait aussi comme l'enfant d'une biche.

Une biche, Sarah ?

Vous m'avez parlé de sa façon de se promener, qui émerveillait Mitch. J'ai traduit.

Oui, mais biche, pour un être aussi diabolique...

Une biche électrocutée par son masque...

Son sourire, pourtant rare, son sourire aussi était ample. J'étais mal à l'aise, mais ravi.

En effet, je me souviens du jour où Mitch a vu pour la première fois Sarah danser dans son jardin. Un jour d'été indien, non, de printemps. Oui, parce qu'il a dit tout seul à haute voix : « C'est merveilleux ! Comme le ciel bleu dans les arbres verts de cerises jaunes ». Mitch voyait ainsi. Lorsqu'il n'était pas accablé de lourds pressentiments, il ressentait les choses d'un coup d'œil, comme un seul impact. C'est un détail singulier. J'en fus souvent témoin. Au cours de ses promenades, par exemple. Soudain il s'arrêtait, frappé d'une harmonie. Certaines le touchaient particulièrement. Il s'arrêtait et prononçait des mots qu'il transformerait en musique. Parfois il les notait en revenant, la nature s'étant effacée. Il y ajoutait des ellipses qui montrent l'étrangeté de son rapport à l'existence – à l'inexistence ?

*Dans l'obscurité où les bleus et les verts se noient
Le jaune limpide
Comme si
Vermeer peignait un Van Gogh.*

*Un enfant sans âge dessinerait peut-être ainsi la grotte de ce monde
D'un seul coup d'œil
Où tiendrait s'éteindrait toute notre histoire.*

L'enfant d'une biche ? Un phénomène, une fantaisie animée, mais Sarah était comme Saturne. Elle circulait dans le destin de Mitch à la vitesse ou à la lenteur d'un anneau. L'anneau de Saturne, fendait de sa pureté la dernière maison humaine, le diamant de la mort. Car il ne la voyait pas comme une planète extérieure. C'est en lui qu'il avait rencontré, au milieu de la nuit, l'extraordinaire beauté de cet astre, tantôt massif de solitude tantôt féérique. Oui, on devait découvrir un autre visage de la mort, un autre passage. Devant un tel déchirement de sa pensée, Mitch tirait les rideaux, ne faisant plus rien que voir clair. Rien.

Le soir, en général, je me réveille. C'est l'heure où la journée commence à partir en fumée. Vous savez, ces journées de piles électriques télécommandant leurs tensions, vous et moi, quoi. Le soir je me demande toujours où j'en suis. Je fais le point et j'attaque. Cet ébranlement qui donne le rythme, taper sur un clavier, mais comme on perfore un coffre-fort, consume la pensée telle la braise le bord de la feuille dans la cheminée, et j'ai même mon chat sur la nuque. L'écrivain et son chat, ah ! Le mythe increvable, l'emblème du poème polar, aussi sidérant que le Père Noël. Mais franchement, j'ai peur. Peur de m'aventurer dans la forêt noire. D'où l'humour, comme une respiration de scaphandrier dans la cendre.

Mitch avait peur aussi. Est-ce pour cela qu'il se présentait souvent à Sarah sous le nom de Barbe Blanche, allant en effet jusqu'à lui interdire l'accès de sa chambre ? Non qu'il se comportât avec elle comme un père, il ne l'éduquait pas, il voyageait avec elle, dans le même espace-temps, bien que leur relation leur fût réciproquement incompréhensible. Peut-être réalisait-il qu'on ne s'adresse jamais à personne, on parle avec les objets de son monde. Les êtres mortels sont des enfants qui jouent dans leur parc, avec une force de destruction aussi dure que le crâne où ils sont enfermés. Parmi ces êtres, l'homme fait l'expérience de la souffrance, c'est-à-dire de la conscience de soi. Mitch allait vite, il énonçait des contacts avec une claustration de son espèce dont le sentiment avait le goût horrible de l'éternité. Il pleurait alors en hurlant : je suis l'homme qui a mal. C'est ainsi que le trou buvait, continuait de boire. Je profite de ce précipice pour formuler une première accroche : *pourquoi roman noir ? Parce que le noir absorbe, et vous serez absorbés par ce roman.* Sarah ne souriait jamais. Ce seul fait m'avait inquiété, car il n'y avait aucune mélancolie là-dedans. Mais je sentais que Mitch avait peur d'autre chose, peur de quoi, peur pour qui ? L'instinct, disait-il. L'instinct de survie, l'instant de mort ? Il répétait : l'instinct...

Le passé de Mitch était trouble, comme tous les passés. C'est pourquoi je dis que le passé de Mitch était trouble, car dans les faits je n'ai rien à en dire, puisqu'il ne pouvait plus s'y reconnaître. Ainsi, même lorsqu'il parlait de sa naissance, on n'était pas bien sûr de la naissance qu'il évoquait. J'étais troublé. Je le suis encore. On peut construire un roman, pas un voyage. Le voyage, on le voit apparaître en le vivant. On découvre sa vie. On découvre que sa vie est une façon de parler. Je ne suis pas romancier, je n'espère pas, je ne peux plus, je suis le témoin d'une vie incompréhensible et je pressentais juste que Mitch était concentré sur un assassin, comme pour en traverser la terreur. Il ressemblait à la falaise.

La falaise. Une falaise qui s'effondre sans bouger. C'était la sensation que j'avais en la regardant d'en bas, lorsque le retrait de la mer le permettait. D'en bas, on ne voyait pas la maison de Mitch et Sarah, seulement la falaise. Mais d'en haut, du seuil de la maison, la falaise avait l'air de lui appartenir, ou de la pénétrer. Ce jeu étrange de perspective semblait séparer les mondes, celui d'en haut et celui d'en bas. En quelque sorte, on n'avait pas le choix que de regarder la situation, ou bien en faisant face à un mur, ou d'un surplomb qui ne touchait à rien. On éprouvait ainsi le sentiment d'une crucifixion, du moins dans les yeux, mais pas seulement étant donné l'impasse qui régnait dans la fiction de la croix. Mais comment voir ça autrement, comme c'était réellement ? L'homme qui demeurait en ce lieu ne pouvait qu'asphyxier.

À la base il y avait en effet un problème cardiaque. Du genre trou au cœur. Manque d'oxygène, comme l'air qui hante aujourd'hui la planète. Je me souviens à ce propos d'un choc de Mitch sur la condition humaine, l'humanité n'étant qu'une condition : voir qu'on est d'accord sur la guerre, mais le cœur souffre qu'on soit d'accord sur la guerre. J'étais d'accord,

mais je ne le voyais pas. Je restais donc interdit. Interdit de séjour sur la Terre, comme un fantôme. Ce qui me fascinait chez Mitch c'est qu'il souffrait. Dans le roman d'anticipation de sa mort, il était présent. J'écoutais avec effroi comment il souffrait :

Pourquoi ne te suicides-tu pas ?

Ce n'est pas la peine. Ici c'est déjà la mort.

Avait-il tué ? Avait-il été déjà tué ? Il y avait autour de lui une ambiance de magie noire. Il n'y a qu'à voir le Père Noël, débarquant chez l'enfant humain comme Batman, Krishna, ou autre superhéros, pour une grosse affaire de business : demande ce que tu veux, petit roi, le Père Noël a réponse à tout et le marché s'en fout plein les fouilles. Même l'univers spirituel est en ruine. C'est vite dit mais c'est ainsi. Et ce n'est pas étranger au crime. Daphné en était bien consciente, elle qui sortait des caves du ciel. Souvent elle me disait : « j'ai des griffes de lumière dans la tête qui me font mal, dans les yeux ». Daphné était une icône, c'est pourquoi le caractère de Mitch la frappait. Il était si bouillant d'émotion, de l'émotion d'être perdu, comme une torche.

Seul à ma table d'écriture, ne vivant plus qu'à la chandelle après la rupture des communications, mon roman vacille dans le doute. Y aura-t-il quelqu'un pour m'entendre ? Non que je lance ma bouteille à la mer, mais que veut dire écrire à la fin du monde ? Souffle ta bouteille, abandonne-toi, meurs en te révélant – pour toi seul, pour qu'il n'y ait plus personne ? Admettons que le monde mette du temps à mourir, comme une agonie en aveugle, ce qui est important pour moi face à toi, lecteur, comme à ton habitude, c'est que l'histoire du meurtre ne masque pas l'éprouvé du meurtrier. Je n'ai d'ailleurs pas le choix. Pas plus que Mitch n'avait le choix,

je l'ai compris dès la première fois, il me l'a fait comprendre comme un coup de flingue au silencieux : « rien peut me sauver de la mort, mais personne ne peut me sauver de la mort ». Alors j'exécute : j'écris. Oui, le clown est un drôle de génie. Lorsqu'il parlait par la bouche de Mitch, dis-je à Alison qui se contenta d'écouter, il clamait : heureux ceux qui me verront juste avant ma mort, car ils riront beaucoup. Alison sourit. En attendant, c'était mal parti.

Sarah ! Il venait de la sauver alors qu'elle dansait dans son atelier sur un orgue de verre. Mais cette folle, ne vivant que dans son propre mythe, entièrement hallucinée par elle-même, lui répondit en crachant et en mordant la main qui l'avait arrachée au désastre. Alors, selon le témoignage de Daphné, la tête de Mitch s'était recouverte de sueur, son cœur luttait comme s'il devait passer le mur du son, il sentait l'assassin. Moment tragique, poignant, à bout de souffle. Il la prit contre lui, regardant le sang de sa main couler, blême et beau comme un aviateur. Elle fit d'abord le mort, se rappelant sans doute dans son cerveau figé la précédente crise : il avait failli lui rompre la nuque sous l'empire de la colère, avant d'être foudroyé d'un orage électrique dans les reins et, réduit à rien, d'avouer de plus loin qu'un jugement dernier : on souffre de répression, comme une puissance enfermée. Sarah sentait l'extrême violence, contre lui, sa main suant jusque sous sa peau, et Mitch parlait, désespérément, avec une force venue d'ailleurs. Sarah se retourna et lui offrit son ventre. Daphné n'en dit pas plus. Elle dut partir, bouleversée.

En écrivant le roman de Mitch, des coupures se produisent dans ma tête. Dans ces coupures j'aperçois que je fais partie du roman, mais je n'en garde que les coupures. Peut-être est-ce aussi le cas du lecteur ?

Sarah était acrobate. Une kamikaze surdouée à ce genre de jeu. Un vent sacré passait partout où elle s'offrait en spectacle. Elle n'avait plus ni mère ni père et ses trois frères lui avaient fait sentir ce que veut dire avoir des couilles, ou ne pas en avoir si on tente un moment d'illusoire empathie. Le tableau était noir, même si la nature l'avait dotée d'une force de rebondissement digne d'un missile de guerre. À cause de ça aussi, elle ne pouvait compter sur aucune aide de l'assistance publique. Ingérable, inéducable. Elle était pour Mitch. La question ne s'était même pas posée. Mitch quittant sa falaise avait débarqué dans le cirque, l'ayant paraît-il déjà vue en rêve, ils s'étaient embrassés dans les yeux, profondément, cruellement, évidemment disait-il. Il était revenu la chercher deux mois plus tard, comme il avait failli faire, à Amsterdam, avec une prostituée. La maladie d'amour, c'est le désir. Mitch devait être un grand malade. Le plus étrange, c'est qu'il avait l'art de s'y enfoncer. Toute sa musique venait de là, elle suscitait des questions de fous, par exemple : est-il sain d'esprit ? Lui, il jouait, c'est tout.

Quiconque a connu Sarah a pu ressentir sa présence angoissante. On disait à Mitch : pourquoi vis-tu avec une folle ? Il ne répondait pas. Une sorte de sauvagerie folâtre, au sens où Daphné était une extravacante. Sarah était hystérique, poétique, pythique parfois lorsqu'elle cessait complètement de bouger, les yeux clos, cherchant au ciel des influx d'extase ou captant une vibration secrète, je veux dire non identifiée. C'était à se demander si elle n'était pas en mission dans une autre forme de vie. Auquel cas, notre affaire ne pouvait même pas relever d'Interpol. Seul Alison était détendu là-dedans, promenant son allure comme un parfum dans la nuit. Sarah Leone, murmurait-il en tapotant sur mon chapeau de cow-boy, Sarah Leone... Que voulait-il me dire, puisqu'il avait l'air de ne rien en penser ? Mitch avait peur, mais de quoi ? Et quel rôle jouait Daphné, la diaphane en bas noirs ?

Mystérieux. Ce qui me faisait peur, et maintenant d'une façon plus concrète, plus tactile, c'est cette béance dans l'atmosphère d'un « tout peut arriver », comme si j'entrais en contact avec la texture ou la substance du mystérieux. Tout peut arriver, c'était l'atmosphère même de la Terre en péril de perdre son espèce la plus meurtrière : nous. D'où les hypothèses obscures sur l'avenir qui agitaient un monde d'esclaves. Daphné avait vu la Terre soutenue dans ses profondeurs par une architecture de ballons liquides, dont l'explosion d'un seul ruinerait l'équilibre. D'autres images circulaient dans les cerveaux, plus rationnelles ou plus mystiques, mais c'était comme Sarah : qui pouvait dire comment elle passerait, d'un moment à l'autre, de la torpeur la plus animale au déferlement quasi chimique de réactions en chaîne toutes imprévisibles ? Tout ça sentait l'instinct de survie à pleine peur, Mitch était coincé entre la vie et la mort, à la racine de sa pensée. Il souffrait comme un globe de pierre sur un bloc de marbre et paraissait sans cesse à la recherche d'un cri, d'une détonation inaudible ou d'une défaillance fulgurante de tout le système cortical. Pour lui, le suicide de l'humanité était clair, clair comme de l'eau de roche jaillissant dans l'espace sans bornes : délivrance, du fond des âges et de la subconscience de chaque être humain, délivrance à tout prix. Il avait appris, d'un seul coup, à percer la mort dans l'écriture de sa pulsion, mais la peur viscérale tenait fixement l'armature. D'où le rapt de Sarah au cirque, lorsqu'il l'avait vue bondir sur le sol à l'assaut d'anges inexistantes. Car il l'avait quasiment volée à ce cauchemar de saltimbanques, cette tribu de chacals savants, et elle l'avait suivi, hirsute, et presque innocente, dans les entrailles de sa maison. Elle souffrait au fond autant que lui, plus inconsciemment sans doute, mais il l'appelait sa princesse en manteau de fourrure, formule qui doit peut-être son sens à sa passion des prostituées, encore qu'il n'en ait vraiment connu qu'une, dont

Alison se demandait, sans insistance, si ce n'était pas le même esprit qui habitait Sarah.

Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Une réplique de Barbe Blanche dans son dernier opus, son « orée » : *vous ne verrez que moi, et si vous me voyez, ce que je vous montre c'est vous.*

Il ne fallait pas chercher à comprendre Alison. Sa méthode n'était pas déductive. C'était un drôle de type, du type « sereinement vôte » mais dont le regard sans obstacle semblait jouir de rire. Il donnait l'impression de ne même pas mener d'enquête. Et pourtant, lui seul en avait la clé. C'est ce que je me dis encore aujourd'hui, en tapotant sur mon chapeau de cow-boy.

Durant l'enquête, je me promenais avec Alison le long de la falaise où la maison de Mitch trônait comme une couronne menacée. J'y ressentais toujours un très fort mal au cœur.

La présence d'un poignard ? Me dit Alison.

Non, je ne me sens pas frappé, mais oppressé à mourir.

Vous avez vu ces traces dans la terre ?

Oui, je ne vois pas du tout ce qui a pu créer ça. On les dirait dessinées au laser.

Ne divaguez pas, observez.

Ce sont des failles. Des failles qui convergent vers la maison de Mitch.

Ou qui en viennent.

Ces derniers mots d'Alison accentuèrent mon oppression. L'image jaillit en moi d'un Mitch enfoui dans ma mémoire. C'était une nuit d'hiver dans une banlieue de Paris, avant l'accident qui lui fêla la tête. Cet homme à l'apparence si jeune, sortant d'une voiture où venait d'avoir lieu une scène tragique pour sa vie, où, comme on dit, il avait risqué son âme, cette silhouette solitaire s'enfonçant dans la nuit déserte. Qui sait à quelle profondeur il est possible d'éprouver la vie ? Jusqu'au surgissement de cette image, je n'avais pas vu qu'une légion de damnés marchait derrière Mitch, tous les maudits de la terre. Mais Alison souriant, je doutais d'avoir entendu la même chose à la présence de ces failles.

Vous voulez dire quoi ?

Ou vous avez raison et ces failles tombent pour ainsi dire du ciel, comme taillées par l'électricité d'un orage ou quelque technologie d'une connaissance inconcevable, ou c'est beaucoup plus insolite.

Cela viendrait de l'atelier de Mitch ? Il aurait inventé quelque chose qui lui aurait valu une menace de mort ? Il aurait été l'objet d'un enjeu de pouvoir innommable ? D'où votre présence ici ?

Je ne sais pas.

Mais vous semblez avoir votre idée ?

Non. Je regarde.

Et Sarah ne serait pas ce qu'on voit d'elle ? Continuai-je dans mon tourbillon d'anxiété, ou d'excitation sur moi-même.

Sa félonie vous intrigue, me dit Alison.

Félonie ?

Oui, sa félonie.

Je n'arrive pas à saisir le sens de ce mot.

C'est le son qui vous trouble.

Oui, félonie, c'est presque enfantin, c'est si loin de la cruauté qu'elle m'inspire, dont je ne saurais pas dire de quoi elle est faite.

Sa félonie, en effet.

Traqué par la douleur qui maintenant irradiait, je continuai comme dans une sorte de rêve :

Vous vous souvenez de l'adieu de l'homme tombant aux pieds de Barbe Blanche ? Des mots qu'il dit quand le chant casse ? « Elle ne se souviendra pas de moi. Je n'aurai même pas existé ».

La mer, en heurtant la falaise, faisait des ondes de fracas et d'écume qui me donnaient l'impression de plonger dans mon propre cœur. Alison, comme souvent, me laissa au bord de ce vide.

Il y a des femmes qui vous mettent à genoux, qu'elles soient fatales ou des mirages de sainteté. Sarah avait mis Mitch à quatre pattes, du moins en gagnant la première bataille. Elle portait, c'était indéniable, cette faculté d'attiser chez l'homme la blessure mortelle. Enfant, Mitch avait été découpé dans sa chair, les yeux ouverts, sans anesthésie. C'est peut-être là qu'il avait flairé, à contresens, la jouissance du massacre. Il savait que le pas à franchir pour ouvrir le sas de la spirale sanguinaire, était le premier meurtre. Tuer est un orgasme. Une fois la barrière morale abattue, et elle ne tombe qu'au moment où se décharge le sang dans la furie froide ou ivre, le sang de toute la souffrance d'exister, il faut recommencer à jouir comme un rapace dans une chasse sans retour : tuer avant même de posséder. D'ailleurs le crime passionnel n'est que la crise épileptique d'une pensée absurde : posséder éternellement l'autre en le détruisant. Mais si on ôte le romantisme, le crime est toujours le premier d'une irrépressible série, une conquête dont la barbarie laisse en cendres les yeux rouges du coït sexuel. Mesdames, méfiez-vous des impuissants, ils vous attendent derrière les colonnes de votre empire pour vous égorger comme des poules. Et soyez sûres que votre charme les intéresse moins que votre mort hurlante, même s'ils ne la voient qu'en silence au fond de vos yeux révoltés. Ce qu'au lit on ne peut pas regarder en face, cette haine aveugle qui se décharge in extremis, devient une folie normale dans le supplice : impuissant à disparaître de soi, on jouit de se tuer en tuant. Le meurtre est une cérémonie du suicide. Et il est fort probable que l'histoire de l'humanité soit sous le sceau invisible de cet envoûtement.

Sarah ne demandait pas, elle prenait. Son fond naturel était la voracité. Elle menait d'ailleurs une vie parallèle, indifférente à celle de Mitch. Pas d'hypocrisie : sois là quand j'ai besoin de toi, sinon fous-moi la paix. Pas d'attentes à avoir, ou alors tu te brises dessus. On aurait dit qu'elle le conduisait à quitter l'espèce humaine. C'est à cette époque qu'il constata la difficulté de son cœur à quitter sa mère, ou plutôt : la mère. Qui était cette mère, impossible de le savoir. Disons, d'après mes méditations, un rempart matriciel contre la solitude. La solitude intersidérale de l'homme. Cette façon qu'a l'homme de se fantasmer infiniment seul et de fuir ce fantasme de toutes les forces de son esprit. De sorte qu'il n'aura jamais vu que c'était un fantasme, restant écartelé entre ses quatre planches et ne cherchant refuge que dans une chambre à gaz. Mitch m'avait bien aidé à en arriver là, simplement parce qu'il souffrait comme un four. Car c'est le four qui souffre vraiment, ce n'est pas le légume. Il souffre à éclater, tandis que le légume mijote dans son jus. Mitch ne supportait plus les légumes, d'où Sarah. Oui, certainement, il avait dû songer aussi à la faire cuire, aux pics insoutenables de leur escalade dans l'abîme. Il dégorgeait sans doute les solutions les plus tordues à leur impasse burlesque. Car quoi ? Que faisait-elle sinon tirer les flèches de son jeu ? C'était une sauvage d'apparence sous-développée, d'une intelligence instinctive d'autant plus imparable qu'elle n'avait aucun compte à rendre, la vie n'étant pour elle qu'un jeu ou un combat à mort, une débandade d'énergie jusqu'au point final. Et lui ? Il fallait bien sortir du bon samaritain, mais à quel prix, quand la compassion est le fruit de la torture ? Perdre son cœur d'homme, ce cœur mal placé entre les omoplates du désir et du rêve d'amour. Un cœur d'enfant bleu comme l'océan de la mort, dont chaque battement fuit l'asphyxie. La mort, il fallait bien s'y ouvrir, dans ce corps à dormir debout. Et Mitch ajoutait : « il faudra s'ouvrir à la mort jusqu'au bout du

corps ». Parole de revenant. C'est pourquoi, me dit Alison, vous avez du respect pour lui. Oui, écrire ce voyage me déchire.

Ici le thriller, c'est la souffrance. Lorsqu'un tel choc a lieu dans la tête d'un homme, qu'il réalise soudain malgré lui que la vie n'est pas liée au corps et ne vient pas du cerveau, plus rien n'est vu de la même façon. Le temps, qui continue de rayer la vie, perd sa structure linéaire, on pourrait dire qu'il devient sphérique mais à condition de ne pas s'en faire un dessin. On se le prend dans la figure comme un paquet d'océan déchargeant sur un chalutier une nasse de poissons sanglants. On entre dans le monde des viscères, des grouillements de peur et de mort qui composent le monde.

Sarah vivait comme une anomalie. Lorsqu'elle rentrait d'on ne sait où, elle était encore plus absente. C'est cette absence qui imposait son empreinte dans la maison sur la falaise. L'ambiance qu'elle émanait était comparable à celle d'une jeune fille en manteau de fourrure noire de feu, ouvert sur sa nudité, allongée en bottes noires évasées vers le sexe, le visage silencieux aux deux yeux brillant comme des rubis dans les vagues. Et qui regarderait son père comme un homme. Étrange. Pour Mitch, les attentes étaient des tortures. Lorsque Sarah ne se hissait pas jusqu'à la grâce, son geste devenant une calligraphie animée, un ravissement, il la voyait errer dans sa physicalité de hyène, n'osant même pas s'approcher d'elle. Elle l'ignorait pendant des jours et lui-même ne lui parlait plus. Aucune reconnaissance, aucune tendresse. Alors ils cohabitaient dans une ambiance de jungle. Le cerveau de Mitch, de nouveau livré au désert, relançait le programme traumatique de son enfance, sa version à lui du programme archaïque de survie qui fait de nous des morts en sursis. Maintenant qu'il avait atteint un sain désespoir du commerce humain, la pensée meurtrière devenait sa solution

pour ne plus souffrir d'attendre. Solution pratique : tuer Sarah, voilà ce qui s'affichait sur son écran cérébral. On peut juger tout ce qu'on veut, au nom de quoi que ce soit, mais le juge est le même devant l'angoisse du vide, et la pensée automatique au pli de la blessure : où est la solution finale ? Dieu, que l'homme n'en peut plus !

L'écrivain se dit dans son inquiétude : « Tout le monde va mourir. Comme ça, si j'ose dire, je serai tranquille ». Et il ajoute : « Je n'attends pas que tu me reçoives, mon écriture est là pour blesser l'armure ».

Et Daphné là-dedans, si difficile à suspecter ? Daphné la meurtrie, la sanglée, d'avoir vécu dans un cachot céleste. Elle avait été l'épouse de Mitch. À l'époque même où elle était dans le gaz. Que faisait-elle au ciel ? La prostituée. Le choc venait de là. À cette époque, Mitch sillonnait le monde. Il avait inventé un instrument de musique intégral, qui se déplaçait en accordéon et, selon un mouvement intrajetable, faisait vibrer cordes, claviers, percussions, cuivres et bois, et un sixième son littéralement extraordinaire. L'effet ne tenait pas du prodige, comme chez Mozart, mais de la plasticité inconnue de son jeu. Et il se baladait de réception en réception dans les châteaux d'Europe, avec son embaumoir et son épouse. Embaumoir était le nom de son instrument et son épouse s'appelait Daphné. Rien n'était mieux choisi que le mot « embaumoir » pour évoquer cet instrument qui semblait diffuser le son à la façon d'un alambic, provoquant chez les auditeurs des montées de saveurs qui leur changeaient les idées au point de les faire disparaître, et rien n'était plus choquant pour ce public mondain que la beauté outrageusement obscène de Daphné qu'il présentait comme sa femme. On comprendra que ça lui ait valu des déboires ou, plus exactement, de sombres persécutions. Il risqua plusieurs fois la mort, par tentatives de meurtre déguisées en accidents : classique. Mais c'est plus étrangement qu'il disait : « la magie noire sur la Terre est cousue de fil blanc ». En tous cas Daphné, sorte de geisha eurasiennne des trottoirs de Buenos Aires, agrémentée de luxe et d'une finesse d'orchidée, faisait instantanément très mal aux hommes, et aux femmes, par ricochets dans la glace. D'autant qu'avec ça, Mitch composait naturellement. Un scandale de griffes et de crocs, d'une facture pétrifiante, inavouable. Il ne s'était pas fait que des amis, mais surtout Daphné n'était pas une sainte, d'autant moins qu'elle diffusait l'art de la jouissance sacrée. Ne croyez pas les livres, il faut bien faire rêver. Le gaz n'est

pas de l'eau qui coule sous les ponts, il implique, ce que le rêve de lumière oublie, des pouvoirs toxiques. Lorsqu'il est blanc, les pouvoirs sont proportionnels. Daphné, c'était un peu comme le yoyo en bois du Japon. Une azalée venimeuse, un délice. Un échiquier d'arbalètes. Les paupières bleues sans maquillage. La brune à la bouche rouge et des mains de joueuse de harpe. L'élégance, la danse, la violence. Le fétiche réinventé. Un génie du style, qu'elle appelait le nouvel Art Nouveau, qui vous fait retourner en enfance mais sur une luge de feu. Et d'une discrétion... insoutenable. Il est clair qu'on ne lui aurait pas donné le paradis, qui n'est de toutes façons pas nécessaire. La vie n'est pas l'envers mais l'ouvert de la mort. C'est la vie l'ouvert la mort.

Les rencontres avec Alison se multipliaient. Comme dans un conflit de mort imminente. J'étais si tendu qu'il les ponctuait de répliques burlesques, du genre : "L'humour ne doit pas nous distraire. Il y a pire que l'hémoglobine. Mais je vous écoute". Mitch craignait vraiment la nuit de Noël. Il avait fait une fois ce rêve, dormant profondément dans sa chambre, alors que Sarah n'était pas rentrée. Il avait fait ce rêve en se voyant le rêver, mais sans savoir qu'il rêvait, d'où l'intensité d'un pressentiment qui ne se dissipa plus de l'horizon de ses jours : Daphné était entrée dans sa chambre pendant qu'il dormait. Il la croyait seule. Mais lorsqu'il ouvrit les yeux, tel qu'il se voyait dans son rêve, il vit Daphné flanquée de deux hommes, dont un qu'il connaissait mais qu'il ne voyait pas, et l'autre, un inconnu, en blouson de cuir noir. Alors un immense chagrin s'était emparé de lui, une monstrueuse vague de chagrin l'avait pénétré, elle avait envahi les alvéoles de sa cage thoracique, jusqu'à l'asphyxier d'une douleur invivable. Il avait éprouvé au strict fait du terme ce qu'on appelle mourir de chagrin, au point d'en libérer, d'un fond inconnu du cri, une note de cristal pur, une seule note chantée d'un seul flux par une voix de femme inconnue, il disait « une voix d'amour impossible », qui constituait l'espace entier au-dessus de sa tête et l'emportait, en disparaissant, dans sa disparition jusqu'à rien, même un trou noir. Ce n'était pas la première fois que Mitch connaissait sa mort, mais cette fois elle avait atteint la sensation même de son souffle. Un rêve ?

Et Daphné ? dit Alison en guise de réponse.

Je vous parle d'un rêve.

Évidemment. Donc, Daphné ?

Daphné n'étant plus sa femme n'avait pas cessé d'être son amante. L'amante intersidérale, car le ciel lui avait donné une extraordinaire réceptivité aux liqueurs de Mitch. Leur couple n'était pas mort en un jour, mais dès la première nuit, dès la mise à feu, au fil du bâton de dynamite de l'illusion humaine. Ainsi meurent les couples de voyageurs, au rythme du voyage, dans la déflagration d'un seul œil. Mais Daphné, de toutes façons, ne semblait pas appartenir à cette planète. C'est pourquoi elle avait besoin du bûcher, que sa vie avec Mitch fit flamber de toutes parts. La dose excessive, érotisme à la clé dans des tombeaux de haine. Elle avait besoin d'être émue, viscéralement, violemment. Non pas la chute de l'ange, mais le concert des passions pour réveiller le contact. Alors elle se para de toutes les onctions du charme, à faire peur. Sa connivence avec Sarah, presque une coïncidence, était instinctive et formelle. Mitch les désirait toutes pareilles, comme tout homme qui s'est vu noyé dans ses circuits imprimés. Quel que soit l'objet, n'est-ce pas, on l'arrose de sa propre averse de délires. Et Mitch était naturellement délirant. Leur relation fut une tauromachie, comme dans les albums pour enfants où on voit des dieux monstrueux.

Je vois, dit Alison. Et vous ?

Je m'interroge violemment sur le meurtre à venir. Comme si je refusais d'en garder la mémoire. Vous assistez peut-être à la perte de ma raison.

Moi ?

Vous, je ne sais qui. J'ai un livre à faire, vous comprenez ?

Non.

Alors je me sentais si seul que je me tournais vers ma nuit pour m'adresser à ses fantômes. J'essayais même de les rendre attentifs à moi, en leur livrant ma vie et en les tutoyant. Je souffre. Autant que toi. On a tous les deux du mal. Tous les deux ont du mal. Écrire, lire, l'incompréhension.

Pourtant, dit Alison, avec son épouse Mitch n'avait pas eu une vie de rêve ?

Non. Nuit et jour ensemble, ne pouvant pas se cacher l'un à l'autre... ils se montraient dans leurs pires traits.

Oui ? Par exemple ?

Pardon ?

Vous parlez beaucoup par énigmes. Vous êtes écrivain, pas devin. Théâtralement, ça donnerait quoi ?

Quoi ?

La vie du couple en langue quotidienne, vous devez pouvoir donner ça.

Alison me créait des chocs, dont le plus vif était l'impression furtive qu'il tirait toutes les ficelles.

Mais la souffrance n'est pas du théâtre ?

Comme vous voudrez.

Et il ne dit plus mot, au point que je restai à me torturer seul à seul jusque dans mon lit. Impossible de dormir. J'entendais dévaler dans ma tête la crise souterraine du couple :

LUI : quelque chose ne va pas ?

ELLE : non, ça va.

LUI : « ça va » : ah ! Bon ! Tu appelles ça « aller » ?...
Tu ne sens pas l'ambiance ?... Non ?

ELLE : ça va, je te dis.

LUI : tu me dis quoi ? « Fous-moi la paix », c'est ça ?

ELLE : non, je ne te dis rien.

LUI : c'est bien ça, l'ambiance. Ça fait combien de
temps que tu ne me dis rien ?

ELLE : si, on parle.

LUI : des autres et des choses à faire. Tu appelles ça
« parler » ?

ELLE : j'ai seulement mal au ventre.

LUI : quoi, « mal au ventre » ?

ELLE : « mal au ventre », des choses de femme.

LUI : Tu as eu ton sang il y a dix jours, ça continue ?...
Tu n'as pas ton sang tous les jours, quand même ?

ELLE : non.

LUI : alors quoi « des choses de femme » ? C'est ça
l'ambiance, c'est « des choses de femme ». L'éternelle
énigme, le secret, le caché. On étouffe là-dedans.

ELLE : moi je n'étouffe pas.

LUI : tu jouis, peut-être ?

ELLE : je n'étouffe pas. Je suis habituée. Et puis...

LUI : Oui... et puis quoi ?... « Silence » ! C'est bien ce
que je dis : tu jouis.

ELLE : non, je ne jouis pas.

LUI : si, tu jouis.

ELLE : non.

LUI : bon, alors c'est ça qui ne va pas. Tu ne jouis pas.
C'est ça ?... Tu veux que je te baise ?

ELLE : oh ! Ça va !

LUI : pourquoi ça t'agace ? Pourquoi tu dis encore « ça
va » si ça t'agace ?

ELLE : je te dis que j'ai mal au ventre, et toi tu me
réponds que tu veux me baiser.

LUI : non, je t'ai posé la question.

ELLE : c'est toujours la même question avec toi.

LUI : avec toi, non ?

ELLE : non.

LUI : c'est vrai, avec toi c'est non.

ELLE : ça y est, voilà le radical.

LUI : c'est bien la racine de l'affaire, non ?

ELLE : je ne dis pas ça, je dis que tu es tout le temps radical. Tu ne peux rien dire sans que ce soit radical. Tout doit être clair, essentiel, définitif.

LUI : et alors ?

ELLE : et alors c'est pénible à vivre.

LUI : ça met une ambiance ?

ELLE : oui.

LUI : c'est moi qui mets une ambiance ?

ELLE : je n'ai pas dit que c'était toi !

LUI : mais tu as bien dit qu'il y avait une ambiance, alors que tout à l'heure tu disais « ça va »... Dix minutes pour répondre à une question simple. Et ça fait dix ans que c'est comme ça.

ELLE : j'ai dit que moi aussi j'avais mal au ventre.

LUI : mais... je n'ai pas mal au ventre.

ELLE : oh ! C'est bon ! C'est moi qui ai mal au ventre. Je me suis mal exprimée, pardon, monsieur du mot juste.

LUI : au contraire, tu t'exprimes très bien. C'est comme tu dis : « c'est bon ».

ELLE : faudrait savoir, je m'exprime très bien ou je suis une violence muette comme tu me répètes à chaque fois ?

LUI : parce que c'est toujours moi qui vais te chercher, à chaque fois. Ça ne tiendrait qu'à toi, à ton « atmosphère » comme dirait l'autre, la maison se chargerait comme une bombonne de gaz avant d'exploser !

ELLE : et toi tu es la bombe ?! Beau rôle dans la vie.

LUI : paye-toi ma tête... C'est ce que tu fais, d'ailleurs.

ELLE : je te rembourserai, pour mon père.

LUI : je ne vois pas le rapport.

ELLE : tu as toujours eu l'impression de me payer.

LUI : j'assume, c'est le rôle de l'homme.

ELLE : moi aussi, j'assume ; non, non, je ne me trompe pas de mot ; je suis sortie de la dépendance, et depuis, tu n'es plus le patron. Sauf dans la relation : je n'ai jamais vu où j'avais une place. Pour le coup, tu peux le dire, dès qu'il y a des couilles dans une baraque, on sait qui commande. Heil ! Mon amour !

LUI : fais gaffe, je vais t'en coller une !... Et puis tu fais gaffe à ce que tu dis, on ne rigole pas avec ces choses là, sois un peu consciente !

ELLE : tu vas m'en coller une... à part ça, c'est moi qui exagère et qui ne suis pas consciente.

LUI : on ne compare pas la vie de deux individus et celle de six millions de morts.

ELLE : des hommes et des femmes.

LUI : oui, évidemment, des hommes et des femmes.

ELLE : deux ou des millions, c'est toujours l'homme et la femme, ces deux-là, partout.

LUI : en effet.

ELLE : je ne suis pas si con que tu crois. L'homme et la femme, c'est toujours l'histoire du con et du con.

LUI : oui, c'est même ça qui a fait les camps de concentration.

ELLE : une histoire assez éternelle...

LUI : on baise ?

ELLE : j'ai mal au ventre.

LUI : tu attends un enfant ?

ELLE : hélas !

LUI : hélas oui ou hélas non ?

ELLE : hélas ! ... Mais non, non, pas d'enfant. Ça brise les couples, contrairement à ce qu'on croit.

LUI : comment ça ?

ELLE : je ne penserais plus qu'à couvrir et toi à te faire d'autres poules.

LUI : pas forcément.

ELLE : si, forcément. C'est une loi biologique. Une inscription animale : toi l'homme, moi la femme... On pourrait l'appeler Chita !

LUI : tu es con.

ELLE : non, *un* con. Je suis un con avant d'être con. Et ce n'est pas ta tête que je me paye !

LUI : tu as raison, je suis vraiment trop con !

ELLE : mais non, mon chéri, ta connerie c'est ton manque d'humour. Moi je suis une joueuse, une joueuse.

LUI : tu parles d'une joie ! La joie c'est pas ton p'tit rêve de bonheur de merde !... Les hommes, les femmes... Faites des enfants !... Les femmes tiennent à cette race, à l'espèce humaine, c'est leur fief !... Mère de l'Humanité, la vermine !

ELLE : peut-être, mais ce n'est pas comme ça, de toute ton autorité, que tu trouveras la joie, Papa !

LUI : tu es vraiment trop con... Madame « j'attends ». Quand elle n'attend pas un enfant, elle attend l'amour. Elle est toujours penchée à la fenêtre du rêve...

ELLE : comment s'appelait l'homme qui a marché sur la Lune ?

LUI : ... Armstrong.

ELLE : oui, il arme fort, l'homme. Il n'y a qu'à voir l'état du monde. Un viol permanent pour posséder du vent.

LUI : comme quand je te baise. Toi, tu es du vent dans la vie. Très bien, mais cette vie-là, je crache dessus.

ELLE : Tu vois, c'est toujours la même chose, on ne s'en sort pas, et ça me fait mal au ventre.

LUI : et toi, tu acceptes ?... La moule, quoi.

ELLE : tu me sucés autant que moi, alors !

LUI : pour être aussi vulgaire, tu dois avoir un problème. De ce côté-là, justement.

ELLE : tout de suite après qu'on a baisé, tu me détruis la gueule. C'est systématique... Je ne suis ni ta mère ni ta pute, je suis ta femme. Et tu ne me considères pas.

LUI : c'est reparti avec le respect ! Je suis le grand méchant loup devant la petite chatte, qui ne montre que sa patte blanche... Mais tu ne la sens pas la haine, là, tu ne la sens pas ?

ELLE : Ah ! Si, je la sens.

LUI : Mais je te parle de la tienne, aussi de la tienne, de ta haine, tu ne la sens pas, bordel... putain, tu ne la sens pas ?

ELLE : au fond, tu as raison, je suis ta pute. Ta mère et ta femme, ta fille certainement aussi, mais surtout ta pute. Moi, je rêvais d'amour.

LUI : tu es ma pute ou tu rêvais d'amour ?

ELLE : les deux. C'est la même chose.

LUI : tu veux dire que tu fais la pute avec ton mari pour rêver d'amour ?

ELLE : c'est la seule condition possible avec l'homme. Puisque c'est ça qu'il veut comme femme : une pute qui rêve d'amour. Non ?... C'est radical, ça, c'est clair.

LUI : et alors, quoi que je te fasse, tu acceptes ? Du moment que je te désire toujours, tu continues, tu te fais baiser, pour rêver d'amour ?

ELLE : et toi, pour continuer à rêver d'amour, quand tu ne peux pas me baiser, tu ne penses qu'à me quitter. Une autre, une autre... à qui tu diras « je t'aime », et toute la panoplie des mêmes mots qu'à moi... L'amour... Alors je rêve...

On était soudain loin d'un roman à deux balles. « Quoi que », souffla Alison dans mes commissures. Sa présence subtile me faisait un effet pénible, parce que je ne savais pas si elle servait mon drame ou m'en éloignait. « Vous avez peur, mais viendra le miroir ». Elle m'obligeait en tous cas à tenir mon cap. Ce qui surprend dans le mariage humain, c'est

la vulgarité de la vie du couple. Un sac de violence noué à double tour. On projette la lumière sur un écran blanc, et soudain on pénètre le film. Et le rêve du roman s'effondre.

Je suis resté longtemps sans écrire. Mais impossible d'affronter l'ennui. J'ai repris.

Alison considérait Sarah comme un être extraordinaire. Il disait « extraordinaire », non comme une fascination ou une grandiloquence, ni d'une manière significative, mais simplement tel que ce mot éclate dans l'air. Sarah éclatait de folie, de fantaisie, de fariboles insensées. Elle pouvait démolir une armoire rien qu'en jouant avec, disait-il pour rire et malgré les soupçons qui pesaient sur elle. Acrobate, son énergie tenait du singe, du hibou, de l'écureuil, du félin, du phénix. On n'avait jamais vu ça, confirmait le public. À côté d'elle, Mitch avait l'air d'un aigle. En une seconde il se remémora un autre rêve : très loin sous son regard, une route, une route sinueuse à l'allure infinie, descendant sans à-pic, sans cesser de descendre au rythme d'un unique véhicule, vu minuscule, rejoint par le regard au bout d'un effort colossal à l'entrée d'un tunnel, reconnu alors comme un corbillard, un corbillard dans le regard, soudain absorbé, et par la même route ascendante il entra, non dans la lumière, mais dans l'éblouissement. Écho plus sec de l'autre rêve, même écume. Sarah valsait, valdinguait Mitch. C'était aussi une lanceuse de couteaux, qu'elle lançait surtout à ras de terre, et en pleine chair. Si on regarde ni plus ni moins, dit malicieusement Alison, c'est extraordinaire.

Pour bien capter la réalité de cette aventure apparemment fantastique, il est nécessaire de rompre la métaphore en précisant que Mitch, depuis un soir d'attentats en pleine cité névralgique de Dynamite Citrouille, où se répétait notre éternelle histoire de cadavres, Mitch ne voyait plus dans les faciès humains que des apparitions d'animaux, oiseaux de proie et oiseaux bouillis, rongeurs, canidés, poissons à l'étalage, bêtes d'élevage nourries aux antibiotiques, tout un

bestiaire sans frontières dont le point commun rejoint les yeux des zombies, autrement dit des marionnettes de l'absence. L'affaire sur Terre était dans le sac, il n'y avait plus qu'à attendre, parmi la peur organisée, le sauveur technoïde qui avançait à grands pas. Manga le monde. Que dire de plus ? disait Mitch, en constatant qu'à lui tout seul il explorait une concentration d'assassin, dont Sarah lui révélait la gangrène.

Mais c'était encore plus obscur. Car les rêves de Mitch ouvrait des portes que Barbe Blanche lui-même ne contrôlait pas. Le lendemain de ces attentats, qui secouèrent frénétiquement Dynamite Citrouille de tout un paquet de mensonges, il décida d'ouvrir sa chambre à Sarah qui passa la nuit avec lui dans une fusion inespérée. Mitch rêva, sans se voir rêver cette fois, à tel point qu'il crut à son rêve comme s'il était le bain de sa propre vie, Mitch vécut la métamorphose de Sarah en un corps d'être extra-terrestre, ou plus exactement non humain, auquel il demanda : « Est-ce cela la connaissance par identité ? ». Face au silence de ce corps merveilleux, il demanda plus simplement : « Que vit votre être ? ». La réponse fut d'une clarté qui le transperça : « Aucune demande ». À quoi il répondit, sortant d'une brève et fulgurante stupeur : « Moi j'ai des demandes ». Et il se coucha sur le corps transparent qui prit instantanément le visage de Daphné, la libidingue. La libidingue de son désir.

Vous culbuterez. Dans ce chaos barbare de la fin du temps, tout n'est fait à l'insu de tous que pour la culbute. Vous culbuterez, plus ou moins rompus ou perdus, certains dans les orties sombrement salvatrices, d'autres à des fréquences de feuille d'or, vous comme mon cœur vient d'effleurer l'élixir.

Pour guérir son cœur, Mitch devait mourir dedans. Mais lui-même devait n'y être remplacé par personne, ni image, ni idée, ni désert. L'opération à cœur ouvert qui planait dans

la peur bleue de son enfance, puis qui l'avait laissé sans peur dans le bleu du ciel, mais attaché au ciel comme à son sauveur, puis privé de toute possibilité d'exister sur Terre, ne se rappelant même plus l'arbre ou le visage qu'il venait de voir avant de fermer les yeux, cette opération qu'on aurait dit conduite par le scalpel du néant sans main, le convoquait maintenant à une chirurgie de la pompe interne, cette bulle de soi qui suce la moelle de sa solitude en ne pouvant plus rejeter sa blessure, une chirurgie plastique du cœur visant à le défaire d'être un homme, un assassin qui souffre. « Tu es laid, bête et méchant, et en plus tu te reproduis », telle était à peu près l'expression de la tête de Mitch le matin, lorsque son rasoir glissait dans le reflet du miroir où passait furtivement Sarah, le fantôme de ces lieux. Sarah existait-elle pour lui ? Existait-elle encore quand il ouvrait les yeux ? Voyait-il autre chose que le dessin animé de son enfance ? N'avait-il pas été Bambi à la mort de sa mère ? Ne se croyait-il pas le père de Daphné qui serait sa mère ? Avant de rire, remarqua Alison, l'homme doit s'encaster dans la rétine de ses questions. Le regard de Mitch coulait parfois comme du mercure. Lui, je ne sais pas, mais j'étais terrifié par ce qu'il voyait, car je m'y sentais en train de fondre, tel un tronçon de métal. C'est ainsi, précisément, que ce roman est noir, parce que *tout doit disparaître, même le lecteur.*

Dans ce dédale cérébral, la rigueur d'Alison était étonnante. Il rédigeait des fiches comportant, non pas le flou des faits, des faits qui n'en sont pas, puisqu'ils sont des filtres, des interprétations, mais des notes, dont le son lui importait plus que les lois logiques. Il dessinait le voyage des personnages et des événements, laissant émerger l'énigme d'après ses contours, scrutant l'arôme de tel signe, n'envoyant les indices nulle part puisqu'il faisait à lui seul office de laboratoire. Ainsi avait-il noté que Mitch, peu avant Noël, parlait de moins en moins. On retrouvera plus tard ce mot sans doute adressé à Daphné, qui confirme la juste observation d'Alison :

*J'ai bien changé ces derniers temps, comme dirait John Wayne
Un autre plomb a sauté
Le plomb dans l'aile
L'espace est un peu plus grand
En plume et en désert
Parler perd de son sang vers son or (comme dans ces mots)
Un espace où des gouttes tombent lentement
D'un regard à naître, peut-être*

Merci, besoin de rien

L'insignifié

Je ne peux plus dormir. Je suis hanté par des torpilles. Je n'arrive plus à tenir la trame, la traque, le temps du roman. C'est interne et circonstanciel.

Mitch pressentait une orgie de souffrance sur la Terre. Une guerre difforme de tous contre tous, chacun contre chacun, pensée contre pensée, avec déraillement de la psyché humaine à quelque niveau qu'on l'entende. Un hurlement. De ce qui hurle sans qu'on l'entende. Et défilé de barbarie sur tous les écrans, plats ou spongieux. Ce n'était pas de la prévoyance. C'était ou bien évident ou l'effet d'une intime expérience du suicide. Des bombes peuvent éclater, rien ne nous fera rien entendre sauf la mort. Cette expérience, juste décrite comme une entaille pour en sentir la moelle : Mitch s'allongeant dans un virage sur les rails du train, pleurant de lucidité dans l'os de l'impasse, les rails sifflant soudain de l'arrivée du train, un sifflement mortel de serpent électrique en scie dans ses vertèbres, Mitch déchiqueté, effaré, ravagé comme un continent, sort d'un coup des rails, du coup d'avoir entendu « ce sera pareil de l'autre côté », entendu comme un déjà-mort, dans un son de verre de cristal, et dans le même instant sonore : « je suis une forme de l'amour ». Ensuite, on voit Mitch pleurer sur le bord des rails, assis puis marchant, et redoubler de larmes en croisant sur le bord des rails un petit lapin mort. Cette expérience, de cet homme vidé de son suicide, pour réaliser qu'il n'y a rien à faire, toute notion humaine de s'appartenir éclate dès la première étincelle d'un rire qui n'appartient à personne. D'ailleurs, Alison s'était dévêtu de la parure des dramaturges, il avançait en liberté, d'une souplesse élastique dans son pas, n'ayant d'apparent point commun avec les détectives du passé que de n'être pas très causant.

Mais Daphné ne pouvait pas se suicider. Ne pouvait même pas en entendre parler. Pourtant, pourtant c'est elle qui, une nuit de Noël, était morte par terre en vivant la mort de Mitch son mari.

Alison revint à l'assaut : pourquoi Mitch n'a-t-il pas renoncé ?

À quoi ?

À votre avis ?

Pourquoi cette question ?

Ça commence à suffire, votre charabia.

Il avait soudain changé de ton, ou de rythme, comme un skieur en pleine descente. Mais je fis celui qui n'avait pas entendu. Parce que j'avais entendu. Mais non. J'avais sans doute trop à perdre. L'air de rien, je continuai bille en tête :

Sarah était limite psychiatrique. C'est une douleur, mais plus encore une culpabilité cachée, donc difficile à dénicher, que de partager sa maison avec une folle. Rien ne donne plus de fil à retordre que de vouloir ouvrir la folie. La folie qu'il est inutile d'enfermer, puisqu'il n'y a rien de plus fermé. Un être clos dans sa tyrannie fabuleuse, Sarah était à peu près ça. Tout ce qui voulait l'en sortir, en recevait la morsure. Sarah ne comprenait pas qu'elle était mordue de souffrance, et même complètement accroc. Alors Mitch dut faire place à Barbe Blanche. Il la cloîtra. Non seulement il la priva de sorties, mais il ne s'occupa plus du tout d'elle, s'enfermant lui-même dans son atelier à musique. Il imposa les règles du couvent affectif et territorial, la laissant seule, qu'elle pleure ou qu'elle pourrisse. Barbe Blanche avait pris le relais car Mitch n'était plus touché par Sarah, cette mécanique à vouloir

comme je veux quand je veux. Mitch frôlait des frontières dangereuses, d'impossibilité d'épouser Sarah livrée à sa violence de ténèbres. La peine, oui, bien sûr, mais justement, avant que sa peine de quitter Sarah ne fonde dans l'espace, elle risquait, envenimée de toute sa blessure, de se changer en coups qui pleuvent, à la fracasser contre un mur. Il fallait en appeler à la justesse du glacier, dont Barbe Blanche jouait le rôle en coulisses, n'offrant que sa voix sévère, et légère, au théâtre des opérations. Car Sarah, véritablement, se faisait opérer. Presque en dernière extrémité. Et c'était plus profond, et plus désespéré, que de lui retirer les ovaires. On n'entendit plus parler d'elle, autrement qu'en ombres chinoises dans les oubliettes du cachot.

Alison devint noir de silence. Je tentai à mon tour de le faire parler. Mais comme il semblait dormir, je continuai à parler tout seul :

Grâce à Sarah, Daphné toucha la racine du meurtre. Elle vit qu'elle pouvait la laisser crever en attendant qu'on lui apporte sa tête sur un plateau. Mitch ne voyait pas bien en quoi Sarah pouvait être le réacteur nucléaire de Daphné. Pourtant elle l'était, sinon Daphné n'y aurait pas vu sa terreur de tuer. Si tu tues l'autre c'est bien qu'il est impossible qu'il te soit étranger. Mais tu crois qu'il est devant toi, tracé pour te faire mal en tant qu'autre, alors vous vous faites une guerre de tranchée, multipliée par milliards, au quotidien de l'éternelle histoire. C'est pourquoi Alison déambulait dans le décor en chantonnant « mourir, mourir ! ».

Alison ouvrit l'œil et le referma.

Franchement, dans un tel traquenard de circonvolutions mentales, comment voulez-vous être linéaire, à moins de vouloir y rester ?

Sarah au désert, Mitch méditait. En effet, c'était comme s'il vivait avec une enfant. Mais Sarah n'était pas une enfant. Ou alors il faudrait y voir autre chose qu'un jouet vivant, comme chez les parents humains. Une entité mystérieuse, plutôt tournée du côté du démon, mais avec une telle fantaisie. Qui peut dire jusqu'où va le jeu ? N'ont-ils pas tué pour jouer, à Abou Ghraib ? Mitch méditait dans le désert de Sarah. Il ne pouvait y rencontrer qu'une solitude d'abord effrayante, habitée par du vent. L'œil du soleil, où il n'y a sans doute aucun gaz ni aucun espace, et je me laisse imaginer la terreur d'une pareille beauté, cette sorte de vide innommable, l'œil du soleil lui montrait, autant qu'un homme puisse le supporter, que la vie d'un homme se résume à la relation, et que la relation c'est l'enfer. Et qu'on ne quitte pas l'enfer sans qu'il ait fondu par tous les pores du duel, représenté par la relation. On trouve cette berceuse dans son requiem, son orée : « L'enfer fond comme neige au soleil ». En enfer, Mitch était arrivé à la fonte des neiges. Cette solitude, autrement cuisante que la retraite au ciel. La relation s'éteignait. Il commençait à vivre la mort de sa vie d'homme. Mais lui n'était pas au cloître. Le désert de Sarah l'envoyait au désert de l'homme. Fuyant tout principe, l'ancienne unité de Dieu comme le partage des opinions humaines, il en était là où le duel brûle. En plein désert dans le soleil. Là où la mort n'attend pour se changer en meurtre que l'insolation, l'insolation du suicide. Dans ce corps de l'homme vieux, il touchait le seuil de la ruine éblouie. J'ai une façon de parler pour Mitch qu'il n'aurait pas supportée. D'ailleurs, comme chaque mot compte dans une histoire de guerre, bien que la fin des choses doive s'écrire à la fin, sauf si ça n'en finit pas, ou ne finit pas, ça s'impose, quoi que l'auteur du roman en dise, de donner dès maintenant la lettre à lui-même que Mitch a laissée, oubliée dans un gant, le gant qui jouait de l'embaumoir :

*Tu vois
Je ne retiendrai de l'homme
Ni la mort, l'inconnue,
Ni la souffrance d'exister
La cruauté non plus, je ne la retiendrai pas
Je garderai la peine
L'indicible peine
La simple peine
Le puits sans fond
J'entrerai par elle
J'arriverai souffle et larmes
Souffle en larmes comme aux yeux du condamné à mort
Qui voyant sa vie se voit seul
Revoyant la sphère de sa vie la voit sans fruit d'amour
Et silence, car c'est l'amour qui pleure
Je viendrai de l'amour sans fruit
Homme de la peine de mort
Homme du vide de sa vie
Vide de l'amour qui le fait pleurer
Je le dis pour venir
Pour n'avoir pas besoin du moment de mourir
L'émotion de la nuit de toute notre vie
L'émotion seule de cette nuit même
Ce que je nomme la révélation
Je viens
Tu m'as fait vivre la ruine de ma vie*

*L'homme te le dit
Notre vie histoire de se tuer
Tout ça pour ça
La lumière en est là
Je la vois
Nuit transparente*

Je suis retourné seul au bord de la falaise. Le vent ne souffle plus. Les nuages sont en silicone. Sur les plages du débarquement la foule roule en fauteuil roulant. On croirait entendre Sarah déchirer les grilles du cachot. Daphné prend l'air parmi les fantômes du devoir de mémoire. On croirait voir Sarah prendre le soleil sur les tombes. Mais quand Sarah déchire, c'est jusqu'au sang de la guerre, dans une image psychiatrique de toutes les chairs déchiquetées à chaque seconde du massacre. Après l'orgasme, qui n'a jamais lieu que sous forme d'orgie virtuelle, les grilles du cachot se changent en monument aux morts. Daphné goûte ce tour de magie, où l'illusion n'a rien changé. Le lapin était mort avant d'entrer dans le chapeau. Mais ce qui compte pour les gonades, c'est le bal des poignards. Ainsi va le cirque. Sarah se ruait sur les murs, dans les fentes, fonçait sur les meurtrières à double vitrage, elle hurlait la rage ou la liberté, ce qui dans la pensée humaine ne fait pas de différence. Un homme libre n'est qu'un rêve enragé, un fantasme philosophique. Mitch bénissait Sarah de lui retirer ses bottes de sept nains. Seul, seul à en rire devant elle, peut-être atteinte d'une dingue d'isolement destructeur, du moins lorsque son haleine puait le carnage, seul comme un tigre devant une orange, il sourit que le Père Noël ne lui apporte dans sa hotte que de la neige. Que le trou t'entende, Mitch. Ce qui est sûr, c'est que l'amour n'est pas ce qu'on en pense. Ainsi ce qu'on en pense doit-il absolument mourir.

J'ai dit à Alison : tout ce qui se rapporte à l'homme, jusqu'aux mots joie, liberté, amour, en passant par vie et mort, n'est qu'un fantasme. J'avais besoin de dire la vanité que je suis, dans la vacuité même de toute contemplation. Sarah elle-même se moquait éperdument d'être l'héroïne du requiem de Mitch. Au point de ne même pas le savoir. Ô rasoir de pureté qui passe sur le miroir de Mitch... Sarah pouvait sauter

en l'air, faire un tour complet sur elle-même, en série aussi rapide que des balles. Dans ce moment l'homme se sentait exterminé, dans ce mouvement.

Une majuscule souffrance écrite en minuscule sur la mer qui se retire.

2. le miroir

En retournant à la falaise, je réalise que Mitch, Mitch était méchant. Qu'avait-il à vouloir régenter Sarah ? Sarah, elle vivait sa vie de Sarah. Jouer, détruire, c'était pareil pour elle. Elle ne faisait rien de mal. Elle ignorait la mort. C'est Mitch qui souffrait du mal et de la mort, peut-être d'y penser, seulement. Pourquoi l'enfermer, l'attendre, la désirer tendre, Sarah n'était pas tendre, il avait la force du pouvoir pour lui, le pouvoir de l'ouvrir à une vie insolite pour elle, d'interdire ses sorties, d'adorer l'adorer, de la priver de sa nourriture, d'exiger sa présence, pourquoi ce pouvoir de l'un sur la vie, sur l'autre qui est la vie, aussi, la seule vie est là, pourquoi, au nom de quel principe un pouvoir sur la vie serait-il naturel, bien entendu, par quel sourd existe l'homme ? Existe-t-il ? Vous comprenez, Alison ?

J'ai eu ce vertige. Cette falaise, à force de la fréquenter, à m'éloigner ainsi du langage des hommes, à revenir chaque jour effleurer cette falaise, que je voulais maudite, cette falaise a fini par me confondre. Qui est confondu par quoi ?

Qui est confondu *de* quoi ?

J'eus ce vertige de Mitch en assassin. Cette jouissance qu'il éprouvait quand Sarah jouissait de sa chair, quelle envie il avait de lui donner la mort, ça se voyait à sa mâchoire, serrée à enfoncer les dents dans l'os, et à ses mains, celles d'un rapace de métal. La méchanceté. La cruauté. De quel côté était-elle ?

J'ai ce vertige.

Sarah aussi avait le vertige. Vertige horizontal : elle craignait Mitch. En cela, elle le connaissait. L'œil de Sarah était le miroir de Mitch sans son œil. Atroce image. Pourquoi ce

pouvoir de l'un sur la vie, de l'un seul sur l'autre qui est la vie, aussi, aussi seul ? Sarah était seule, mais ne le sentait pas. Qui sait ? Mitch l'avait vue au bord du vide, la tête posée au bord du vide, les yeux dans le vide, les yeux vides, un vide de malheur. Il s'était reconnu. Il avait reconnu son ventre. Son suicide viscéral. Il avait reconnu l'ennui. La misère de l'ennui. Le meurtre de l'ennui. Je le comprends. Mes mots ne peuvent pas être improvisés de présent, mes mots venus de l'ennui. Je poursuis. J'écris. J'écris avec vous, Alison.

Que faisiez-vous la nuit de Noël ?

Je ne sais pas.

Drogué ?

Non ... Oui ...

Quoi ? On ne trouve pas cette drogue sur le marché ?

Si, c'est la norme. Ainsi tout est normal.

Vous pratiquez l'art abstrait ?

C'est ça. Une drogue d'absence, de fuite, de mensonge, d'hypnose.

Et Mitch passait pour un fou ?

Mitch passait le temps. Il le passait à composer. À frôler la mort. Le désir ne peut pas supporter l'ennui.

L'ennui de vivre ?

Oui... .. non. Le vide. Aucun homme n'a la force de ne rien faire, d'être ouvert, ouvert comme le vide qui vibre, de vivre tout simplement. Je ne sais pas comment dire.

Pourquoi composait-il ? Pourquoi ça ?

Parce qu'il n'avait plus que ça. Depuis le départ de Daphné, le dernier sens qui lui restait était de composer. Un sens vide, mais un sens. Ne serait-ce que celui de ne pas mourir.

Et Sarah ?

Sarah ?

Oui, pourquoi Sarah ?

Je ne sais pas. Mais Sarah pour lui n'avait pas de sens en elle-même. Il était seul. Il ne cherchait pas de compagnie, ne rêvait plus d'un soi-disant amour, il ne croyait plus ne pas être seul.

C'est une grâce.

Sans doute. Il l'éprouvait sans doute. Mais il en souffrait. Il souffrait que la vie sur Terre soit la solitude. Il appelait cette vie la lacune d'amour.

Alors c'est une grâce de souffrir.

Oui, il le disait, mais il souffrait. Il souffrait, et il n'avait pas la force de souffrir, de souffrir la lacune d'amour, ainsi souffrait-il aussi méchamment, de plus en plus cruellement.

Sarah, vous pensez qu'il voulait la tuer ?

Je... je sombrai dans un gouffre couleur d'algues, quelque chose de flottant, de glauque, d'indéfini, d'impossible. Alison me regardait sombrer, tandis que je perdais jusqu'au son de la mer, pourtant sauvage dans cette cassure de la côte. Je ne revins au fracas que lorsqu'il me dit :

Pourquoi ne pleurez-vous pas ?

J'étais atteint mais paralysé, trop dur pour entendre mon seul besoin à travers ses mots, pour respirer dans la cruauté. Il n'eut pour toute réponse que le bruit des vagues et mon silence muet. Il me laissa là en disant : le monde entier devrait pleurer.

Je restai là. Un grand moment. Toutes les images en moi se brisaient comme des miroirs et j'en entendais le fracas. Le fracas partout, dedans, dehors. Une cascade d'étincelles coulait sur mon front, mes tempes, m'ouvrait la vue dans un chaos sensationnel. Une corde à linge était tendue devant la maison de Mitch, où pendait encore une ribambelle de vêtements desséchés par le vent, des vêtements devenus tous pareils, comme des ombres qui se font écho, des silhouettes vidées de leur substance jouant la dernière scène d'une pantomime funèbre. Un théâtre de marionnettes dont le seul personnage était l'homme, costume flottant. Il montait de la terre une âcreté puante, la même qui descendait du ciel, l'odeur d'une pourriture ancestrale dont la sphère planétaire représentait le flacon, comme ces flacons d'enfant qu'on agite à Noël et qui font une image de neige, mais ici tous les jours un gaz de pluies acides et de pesticides invisibles. Fantôme sans paysage, j'agonisais ; je commençais.

Désormais, je pouvais parler à Alison, qu'il soit là ou non. J'avais au moins gagné de ne pas compter sur sa présence, si ce n'est sur son existence, car son existence comptait pour moi autant que l'avenir pour un homme. La perspective, l'espace nécessaire au dialogue se resserrait autour de moi jusqu'à se concentrer en mon for intérieur. L'enquête elle-même prenait le visage d'une opération chimique. Grâce à Mitch j'étais entré, sans d'abord m'en apercevoir, dans le désert de l'écriture. Mitch n'avait plus le désir du monde...

Le désir du monde... murmura Alison.

J'écoutais son souffle. Cette suspension, cette finesse.

Y a-t-il le désir du monde ?

Je suivais cette voix jusqu'à me perdre dans sa question. Je voyais des nomades, ou des yeux nomades avancer dans le désert, avec des formes mouvantes en point de mire. Des formes qui forment une sorte de moire qu'on nomme un mirage. La question d'Alison n'était une question que pour moi, peut-être. Je luttais pour ne pas l'entendre, pour ne pas entendre ce que je venais de me dire. *Ce peut-être*, s'il se dérobaient... De nouveau je plongeais. Dans nul abîme comme un oiseau qui aurait les ailes du vertige. Le vertige dans l'œil s'ouvrant devant moi...

Il n'y a pas le désir du monde, il y a le monde du désir. Est-ce ce que Mitch réalisait avec effarement ? Et qui rendait absurde, abstraite, inutile, fantasmagorique encore, toute retraite, même toute idée de détachement ? J'entendais soudain mieux la torture qu'il vivait, lui qui avait quitté le monde à en avoir un accident. Quelle que soit la fin du monde qu'on connaît, qu'il avait connue, nos peaux d'homme vivent dans le monde

du désir. Non, elles sont le monde du désir. Et j'entendais soudain clairement pourquoi il disait : « cette fin-là n'est pas pour demain ».

Que faisiez-vous la nuit de Noël ?

J'étais avec Daphné.

Ah !

Je ne m'étais pas rendu compte de ma réponse. Elle était sortie de moi comme on dit de quelqu'un qu'il vous sort de la tête. Alison m'avait sorti de ma tête et Daphné était là, sur un plateau.

Un plateau avec des draps de soie ?

Quoi ?

Je ne savais pas si j'entendais le fond d'une terreur ou un éclat de rire.

Le monde du désir...

Nous avons parlé. Le monde étant réuni dans toute la haine de ses familles, avec le Père Noël pour agent de change, chaque membre de ces familles s'y rendant à reculons et franchement avec un refus proportionnel à *ça me fait chier*, la roue mécanique de l'hypocrisie emportant ces gens attachés durs comme fer au fantôme de leurs traditions, religieusement, c'est le cas de le dire, devant une telle dinde farcie à l'amour, nous avons besoin d'autre chose. Nous nous sommes parlés.

De révélation ?

Oui.

Et alors ?

La révélation c'est moi. Daphné m'a dit : tu es seul. Sois seul, entre dans la passion du mystère de ta vie.

Mystique ?

Non. La révélation c'est moi.

Dangereux.

Oui. Je ne le dis qu'à vous.

Mais dangereux.

Oui. Abrupt, ravageant.

Et ensuite ?

La mer, la falaise, l'ivresse.

Et Mitch ?

Avec Sarah. Ailleurs.

Vous êtes sûr ?

Il craignait pour elle, ce soir-là.

Il craignait quoi ?

La mort.

Ailleurs : avec la mort ?

C'est ainsi en tous cas qu'on a commencé la soirée.

Et après ?

Après, chacun son monde.

Il y a le monde du désir, avez-vous dit. Vous désiriez Daphné ?

Oui.

Depuis longtemps ?

Me connaissant, la connaissant, qu'aurais-je pu répondre ? Alison resta silencieux, lui aussi. Mais ce n'était pas le même silence. L'oppression n'était pas du côté des forces de l'ordre, Alison n'ayant rien d'un juge, elle était tapie au fond de ma poitrine. Pour tenter de m'en libérer, je lançai :

Daphné était un paon.

Ah ! Bon, dit Alison contre toute attente, je croyais que c'était une perruche.

Je ne pus rien faire qu'éclater de rire, bien que la terreur continuât.

Alors il tapota sur mon chapeau de cow-boy. Puis s'évanouit.

Ce huis clos avec Alison commençait à ressembler à celui de Sarah et Mitch. Elle, si fine, devait le voir comme un géant, une sorte d'armoire à glace, austère, inaccessible, tantôt éclatant de lumière, tantôt vertigineusement sombre. Je voyais Alison comme un extra-terrestre, bien qu'il m'eût précisé qu'il n'en était pas un. Quelqu'un ou quelque chose dans cet homme de pas humain. Il avait l'air tout simple, mais à bien y regarder il prenait vite la dimension d'une énergie fabuleuse. Pour plaisanter, c'est-à-dire me détendre, je lui disais parfois au cours de nos entretiens : vous me faites l'effet d'un cataclysme latent, ou d'une avalanche circulaire, ou d'un moteur à explosion.

Quoi ? Répondait-il avec une sorte de sourire idiot. Au début, je ne comprenais pas. Mais à force de recevoir l'éclat de son visage nul, je finissais par percevoir le ridicule de mon expression.

Un skieur à tête de soleil, si vous préférez.

Un scieur à tête de soleil... Ah ! Ah ! Mais on m'a dit que Mitch avait beaucoup changé dans son comportement avec Sarah. Le tableau noir que vous m'avez dressé, dois-je y croire ? Ou bien c'est autre chose ?

L'insupportable avec Alison est qu'il vous pénétrait sans la moindre ingérence. Rien à voir avec l'interrogatoire. Il ne supposait rien, ça ne sentait même pas le coupable. L'interlocuteur se retrouvait face à son arnaque roussie : moi, l'électrocuté.

Je vous l'ai dit, Mitch avait peur de son assassin. Il lui fallait une mise en scène, un théâtre suffisamment chaotique, imprévu, cruel, pour rencontrer sa peur. Il ne savait plus comment faire, ne fréquentant plus personne de ce monde.

Et d'un autre monde ?

C'est toute la question. Mais apparemment, il vivait seul.

Daphné...

Daphné vivait dans la pauvreté. Elle avait dégringolé les marches de son trône.

Vous...

Moi, j'étais une ombre dans la vie de Mitch.

Ou un secret ?

Une ombre.

Daphné, non ?

Daphné brillait dans son cœur.

Pourquoi ?

Étrange. Si étrange.

Elle était étrange ?

Oh ! Oui. Comme un volcan contemplatif.

Vous avez toujours de ces images...

J'ai les images de ma tournure d'esprit.

De votre souffrance ?

Oui, murmurai-je. J'avais les larmes silencieuses aux yeux.

Vous souffrez beaucoup ?

Oui.

J'entendais la mer déchaînée, je n'étais qu'un rocher dans la mer déchaînée. Un rocher hurlant qui ne peut pas crier. Un homme, un homme qui se contient, un homme contenu, un homme contenu de la mer déchaînée, un déchet, un désir sans issue qui se dévore les dents.

Comme Sarah ?

Sarah n'exprimait rien, elle tournait en rond comme le cycle des jours et des nuits.

Elle aurait pu être un hamster !

Comment ne pas rire, encore une fois ? J'essayai de donner la réplique :

Et moi un homme en plastique pendu à un rouet ?

Vous avez dû être poète, ce n'est pas possible ! Alison était aux anges, je veux dire qu'il s'amusait.

Et maintenant je fais un compte rendu d'enquête.

C'est votre pénitence.

Oui, ne tenir qu'à un fil. C'est la misère.

Vous n'y arrivez pas, n'est-ce pas ? Pas grave. Ce n'est pas grave ce qu'on dit et ce qu'on fait.

Devant ma mine de désarroi, il ajouta : vraiment. Puis : Mitch a donc pris Sarah pour rencontrer son assassin ?

Je ne savais pas d'où ça sortait. Il me fallut quelques secondes d'un intense effort pour voir qu'il reprenait le fil de notre échange. Ça dépassait mon cerveau. Décidément, je n'arrivais pas à le suivre.

Qui êtes-vous, Alison ?

Oh ! La la ...

Une mémoire vide qui n'oublie rien.

Pas mal, dit-il. C'est un peu moins faux que la vérité !

Je ne peux pas dire qu'il n'essayait pas de me détendre. Mais je ne peux pas le dire non plus.

Qu'est-ce que ça cache, Alison ?

Je vous le demande. Pourquoi un homme qui a quitté le monde voudrait-il rencontrer son assassin ? À moins que son assassin soit réapparu après son accident ?

J'eus soudain de nouveau très mal au cœur. Je fis celui qui, naturellement, ne pouvait rien comprendre à ce qu'il venait de dire : il n'a connu Sarah qu'après son accident, longtemps après, le temps de redescendre.

Oui, mais il l'a reconnue. C'est vous qui me l'avez dit, il l'avait même déjà vue en rêve.

En effet, leur rencontre improbable avait, lorsqu'elle s'est produite, l'accent de l'inévitable.

Vous étiez là ?

Oui, nous avions rendez-vous.

Pour affaires ?

Il avait besoin que je l'aide à sortir.

Vous l'admiriez ?

Je le désirais.

Je n'ai rien compris à ce que j'ai dit. Mais j'étais scié. Cette fois, c'est moi qui demandai à Alison de partir. Parler était trop pour moi. J'avais besoin de me plonger dans un bain de silence, ou d'alcool. J'avais peut-être besoin de pleurer. Mais je marchai durant des heures, jusqu'à la pluie, dans la boue, sans pouvoir passer à travers ma tête. J'étais fou, c'est évident : je suis fou.

Sarah, son air sombre, aussi joyeuse soit-elle à regarder danser, sauter dans le décor, même avaler son repas comme une panthère. Sarah, sombre bête de jeu pour Mitch l'asphyxié du monde. J'ai vu Mitch mourir de rire devant ses yeux jaunes, d'un vert rougi tirant vers le jaune d'or, ses grands yeux ouverts dans son adorable visage éternellement sans expression, Sarah, ce poème absurde, ce mur du silence que même le rire de Mitch ne pouvait pas franchir, et je dirais même que c'est ça qui le faisait rire, rire à la faire se dresser au ciel comme une antenne parabolique, mais toujours, toujours aussi sombre. Et lui qui n'avait plus d'autre ressource que le rire ! Sarah et Mitch, le bal des démons de part et d'autre d'une même impossibilité de s'entendre, mais dont lui seul souffrait. Il en souffrait passionnément, il s'en préoccupait comme Aladin devant la lampe merveilleuse qu'aucun génie n'allumera jamais. Il trouvait ça extraordinaire, l'incompréhension. Elle ruinait le délire de toute communication. Rire ! Rire sans limite de joie insensée, c'était son nectar, le nectar que seule Sarah la noire le contraignait à trouver dans ce cerveau d'ennui qu'est le temps humain. Et quelle tendresse son rire avait pour elle, même si lui ne pensait même pas à lui dire merci. On valse, n'est-ce pas, Alison ? Avouer, je sais qu'il ne s'agit pas d'avouer, même être clair dans cette affaire en forme de tourbillon qui mène où ? Ça va ? Ça va nulle part. Alison, vous m'emmerdez ! Alison, vous êtes comme les femmes, je vous aime. Tais-toi donc, malheureux. Alors vous êtes comme je vous aime. La lacune d'amour, oui, la lacune d'amour, oui Mitch. Moi qui reste toujours avec un chewing gum dans la tête. Oui Mitch. Oui ou non ? Tu m'échapperas toujours. Et moi qui vous demandais : qui êtes-vous, Alison ? Faut-il être con ! Moi, toujours, obligé de souffrir. Moi pas pouvoir me réunir. Sarah, p'tit nègre ! Mitch, grand nain petit géant ! Alison, grâce au klaxon ! Daphné, goûtez, goûtez... Votre prince bombardier.

L'ennui faisait des ravages. Une nécessité de respirer en pleine agonie, car l'humanité agonise, mes frères, sur une terre sans air jusqu'au ciel, l'ennui, ne restant rien d'autre, car on a toujours passé le temps, mes frères, rien fait d'autre que passer le temps, l'ennui, l'éternel évité, vous souvenez-vous, mes frères, combien l'ennui nous terrorise, alors on travaille, on fait des enfants, on part à la guerre, on crée, on crée à la fin dans le vide, pour respirer d'éviter l'ennui terreur de ne pas pouvoir vivre. Mais en attendant ! Lorsqu'Alison revint, il était d'une tout autre humeur : vous faites partie du crime. J'ai un rôle à jouer, je suis détective. Je vais donc vous demander vos papiers.

Quoi ?

Oui, à vous.

Mes papiers ?

Déclaration, identité manifeste, testament, vos papiers.

Un texte ?

C'est ça, une quintessence. La prune de vos yeux voyant. Votre sérieux fondamental.

Pour quand ?

Maintenant.

Mais je ne peux pas l'écrire maintenant.

D'une part vous l'avez déjà écrit, narcissiquement c'est obligatoire, d'autre part personne ne s'intéressera à vous ; on

préfèrera votre roman, dernière hypocrisie de ne préférer que soi-même.

Quoi ?

Profitez-en.

Quoi ?

Aboule la came j't'ai dit.

Quoi ?

Exécute-toi !

Tout langage d'homme est transitoire.

Écrire est un échafaudage pour apprendre à se lire en homme, l'homme étant analphabète de lui-même, lui-même n'étant pas l'homme.

La poésie. Mot périmé. Au mieux : un temple en ruine sans regret.

La poésie présente actualise autre chose qu'elle. Elle cède la parole à son inconnu. Qui n'est pas l'inconnu de la poésie, ni celui d'aucune pensée.

La parole demeure tant que l'homme se croit, elle disparaîtra. Elle est le défaut de sa disparition : l'homme lui-même, lui-même n'étant pas l'homme. Il s'agit de son cri, d'un cri. La poésie présente le cri.

La poésie présente veut dire le cri présent. Elle veut le dire, elle est lui.

Le cri n'est pas du monde.

Il a déjà pulvérisé le monde.

Mais il est dans l'espace, ni en haut ni circoncis, l'espace.

Il répond à la vibrance de l'espace en instance de souffrance.

Cela peut se nommer aussi un poète. Ni humain ni divin, le poète.

La poésie est le poète, le poète crie. Le cri casse la figure. Le poète est mort.

Sans raison. Sans vanité. L'inconnu fait ça.

Il est sans importance de comprendre. Sans réelle possibilité.

L'inconnu fait ça.

Inconnu, et il le fait.

J'écris ?

Question sans conclusion. Mais elle fait ce qu'elle fait, au passage. Et ce qu'elle fait la détruit.

Le cri est la réponse.

La réponse présente.

Vous voyez, tout le monde s'en fout. Chacun voit à sa porte.

Sa porte de prison.

Vous y êtes. Qui donc voulez-vous enfermer ? Alors parlez !

Il m'aurait fallu une plage. Quelque chose qui m'inspire la détente, la beauté d'une amplitude. Une plage où le sourire d'un mort joue à la balle avec les enfants, où le jour connu disparaît, sans nuit, sans étoiles. Dans toute cette divagation, une dilatation. Ne pas être contraint de lécher les parois de l'agonie, en glissant, en griffant de rage dans la peur. J'aurais embarqué le monde dans un souffle. Je vous entends, Alison, en cet instant émerveillé, dire comme l'épée qui tranche le duel : je suis d'accord avec tout le monde, je ne suis d'accord avec personne. Je vous vois, boule de neige où nous vivons tous. Et je traverse l'image neige. Perdre le trait d'union. Même lui, même elle, sont de trop. Toute écriture est une prison. Et je traverse. Évaporation. Merci a le dernier mot, pour cet homme qui meurt, à qui toute la voix humaine vient à manquer. Je sens vibrer le bourdon de la zone. On ne respire que là, dans le mystérieux. Il vient parfois comme les embruns de la mer, mais comme une fleur, un fleurissement d'embruns, parfois il éclate, sans le moindre son. Ainsi quand Mitch a vu la mort, ni au futur ni au ciel, ni devant ni par-delà, quelques secondes d'une empreinte qui n'a plus besoin de ne pas périr. Mitch était dans la zone. Non, il en était là, dit Alison. Et vous ?

La falaise. La falaise n'était pour moi ni une image de la nature ni une métaphore. J'avais fini par habiter son grain, brûlant ou glacé, résonnant à tous les états de ce qu'on appelle la lumière. Je devenais en quelque sorte le reflet de mes jugements.

Et Sarah, vous la désiriez ?

Évidemment, cette question portait loin. J'aurais dû être pétrifié pour des raisons que je me croyais seul à connaître. Mais, quels que soient les dommages et les risques pour moi

de l'incompréhension, je n'avais plus la force de discuter les conditions de ma réponse. Je dis : oui.

Vous désiriez quoi, la sauver, la tuer, comme Mitch ?

Je ne pouvais pas l'exclure.

Mais encore ?

Je désirais la rejoindre. Je n'avais pas accès à elle.

Qui vous en empêchait ? Mitch ?

Mitch m'impressionnait.

Vous aviez peur de sa fureur ?

Certainement. La fureur me fait peur. Mitch montrait la fureur comme personne. Il donnait l'impression qu'elle pouvait l'engloutir. Qu'elle pouvait engloutir n'importe qui. J'assistais à des scènes avec Sarah qui n'étaient qu'un déferlement de fureur. Mitch explosait comme sous la pression d'une entité étrangère à lui, avec laquelle il ne pouvait pas dialoguer, qu'il ne contrôlait pas.

Sarah ?

Sarah en était l'objet. Le reflet. Je ne sais pas comment dire.

Le contact dans la pâte à torture.

Comment ?

Rien.

Mes yeux se mirent à loucher. Ma vue devint coulissante. Des images en disparaissaient et je ne comprenais plus les mots. Dans ce trouble oculaire interne et la coagulation du cerveau, je reçus que, face à son rien, il ne reste de la pensée que sa violence nue.

Alison laissa s'écouler mon choc, puis l'épousa à sa façon :

Daphné a lu les partitions de Mitch ?

Daphné ne savait pas lire. Elle jouissait d'entendre. Alors son visage devenait une sueur de ciel.

Elle était sa muse ?

Non, c'était trop érotique pour ça. Elle participait de ses partitions. Elle rendait possible l'élucidation de l'arc nuptial, tendu entre le séraphin et la bête. Elle-même était une étoile et une machine de guerre. Daphné était l'impressaria de Mitch.

Vos vies se déchinent à l'encre de Cine.

Comment ?

Alison sourit. Un sifflement fendit mes oreilles qui me porta au cœur. Dans cette crevasse ou cette cavité, je vis l'écriture de l'écrivain mort : la ligne d'une couronne de diamants.

Mitch voulait guérir la blessure de l'homme par la passion. Ces mots jaillirent de ma bouche en droite ligne de ma vision centrale.

Vous avez l'air d'une ampoule qui pète ! Me dit Alison. Mais comme un tourniquet !

Alors j'eus l'impression que l'intérieur de mon visage était du sable blanc déformé par le vent, une sorte de relief préhistorique de lumière. En tant qu'image c'était affreux, en tant que mouvement un souffle venu d'ailleurs. Dans ce mouvement qui n'exclut rien, j'éprouvai qu'un homme qui n'a plus d'inconnu reste dans l'angoisse d'un sur-place, l'angoisse de la mort.

Comment Daphné fut-elle déchu de son trône ?

Elle est partie seule, loin de son juge.

Mitch ?

Non, celui qu'elle avait au sommet du crâne.

Ah ! ... Ailleurs changeait quoi ?

Elle n'avait plus besoin de se cacher parce que personne ne la connaissait.

Qu'a-t-elle fait ?

Je ne sais pas. Tout est possible. Elle avait une telle façon de défier le mépris en devenant méprisable à ses propres yeux. Avec cette arrogance, chez elle cette éloquence du mépris. Elle n'avait pas le choix. Son désir d'affirmation était l'affirmation de son désir. Que voulez-vous qu'un juge... Le monstrueux du réel c'est qu'il est là !

Le fait est que c'est ainsi.

Pour la première fois, je rejoignais Alison. Je veux dire que mon abîme s'éclairait dans le fait qu'on n'arrive pas à réaliser qu'on vit. Et la mer devant moi devint feu silencieux.

Alison en ce soleil d'hiver lisait sur une pierre une page de l'orée de Mitch, l'oratorio érotique où, de toute évidence, Mitch avait lié sa vie et celle de Daphné aux noms de Raphaël et Laetitia, étranges noms pour évoquer pareille orgie, faite pour être chantée à deux voix multiples et jouée à l'embaumer :

Imagine si tu peux le jour et la nuit lorsque tu vois ensemble la nuit et le jour

avec tes deux yeux si tu peux voir la lune et la nuit l'une et l'autre

le charme de l'une l'autre inconnue du monde la brune et la blonde

l'obscénité de l'une le charme de la blonde Laetitia la Femme jouit d'être vue

si tu peux avec tes deux yeux voir la brune jouir la blonde d'être vue

la brune exposer la blonde au regard du fauve la blonde de plus en plus nue

de plus en plus fauve la brune la blonde prise par le fauve visiblement fou

de la brune retirant le fauve de la blonde par son seul éclat fourrant sa beauté

la blonde de plus en plus chatte d'ouvrir sa jouissance au délice du fauve

*dont jouit en silence la brune déesse de la permission
poussant la blonde*

*à la prostituée à la plus prostituée des déesses la putain
la brune la maîtresse*

*de grande réception la chatte entièrement noyée dans le feu
du fauve*

*conviée par la brune au festin de son libre viol la blonde
ferme ses yeux de pierre noire*

*dans le regard de la brune recevant l'X de se dévêtir
de toute sa lumière la blonde*

*est un cobra à plonger le fauve au coma de pénétrer la brune
jusqu'au blanc*

de l'œil des deux l'œil l'orgasme des yeux Laetitia la Femme

orgasme au laser le fauve au soleil de l'une et de l'autre

*et sans l'autre au soleil de lune rugir de baiser comme un cri
du souffle inaudible*

*éclatant rafle de flamme à elle à Laetitia la merveilleuse
Femme Raphaël*

Quelle adoration !

Oui, répondis-je comme une corne de brume.

Et le revers ?

L'abjection.

Alison eut un mouvement de sourcils vers le haut, que je pris, peut-être à tort, pour un regard interrogateur.

C'est complexe, dis-je.

Vous avez quelque chose à vous reprocher, Narcisse ?

J'hésitai comme tout homme qui veut sauver la face. Je savais qu'Alison était un détecteur de mensonges. Cela faisait ma suspension et mes sourcils froncés. Mon visage s'ouvrit, dans un cadre d'école militaire :

J'ai supprimé certaines choses du requiem.

Compromission ?

Suggestion de Daphné. Elle voulait achever la dernière volonté de Mitch.

Comment ?

En détruisant ses poèmes.

Mais ?

Mais je les ai volés.

Ma respiration était suspendue au moindre mot. Mes mains se manipulaient comme l'argent par les dents du diable. La culpabilité a des cris d'enfant :

Mais je les ai !

Alison n'était pas mon père, pourtant je l'entendis me répondre :

Vous m'apporterez donc ces pièces à conviction.

Je les ai.

Donnez !

Je crois que je tremblais. Ma main sortit les cinq doigts arrachés à la main de Mitch. (Mon acte s'illustrait subitement ainsi). Alison les prit, se leva. Comme un acteur seul sans public, il commença :

*Notre neige fondue
On entend les chevaux souffler et souffrir
Les étrangers d'une autre voix
Naissent dans le vide
Parmi les miroirs
Les reflets des murs
L'humanité
Ce sont les nouveaux voyageurs
Ils explorent le crime passionnel
L'inférieur des rêves de fusion
Nus sans dépouille
L'idéal est un juif nazi
Un banquier
Et remercient
Pour l'obligation du regard
Pour le présent sans intérêt
Pour l'action
Nul n'a idée de ce nulle part*

...

Il s'arrêta net.

Je vois, dit-il (...) Daphné n'avait pas tort.

Un long silence. Sans pesanteur, sans délivrance non plus. Nous avons repris notre marche, dans une lenteur presque écoeurante.

La mort, drôle de pays, me dit Alison en dévisageant le paysage alentour. Moi je ne voyais que des nuages, du ciel au-dessus, un horizon plat, la plaine marine dans tous ses états, la paroi du vide. Lui, il enlevait tout ça et semblait exprimer à haute voix notre songe.

Mais Daphné, de quoi vivait-elle ?

Cette fois, c'est moi qui ris aux éclats : Daphné ? Daphné vivait dans son plumard cataclysmique !... Elle n'était pas faite pour ce monde. Pas faite pour travailler. Sa torture à elle, c'était l'incubation de toutes les forces qui la pénétraient. Elle oscillait entre la divination et le cadavre.

Elle avait des antennes ?

C'est le moins qu'on puisse dire.

Branchées sur ?

Sur tous les êtres qui l'entouraient, sur les mondes infrarouges et ultraviolets, sur l'apocalypse. Daphné, ou sa face cachée, donnait la mesure du chaos. Vous n'êtes pas là par hasard, Alison, cette affaire dépasse l'entendement.

Qu'entendez-vous par là ?

Daphné voyait sa tête comme un caillou en train de fondre.

Un caillou ?

Le caillou de toute communication entre les humains : *tu dois, tu ne dois pas*. Elle ajoutait, comme si elle parlait aux humains : *voilà pourquoi tu payes la dette*. Daphné était prise dans une prise de tête de dette. Transgresser. Transgresser *tu dois, tu ne dois pas*. Elle cherchait l'eau pour traverser.

L'eau ?

L'eau : ce qui doit, doit.

Drôle d'écriture, Daphné. Un enfillement de perles. Vous voyez, je joue à vous.

L'eau, Alison.

Ce qui doit, doit.

L'eau va pourrir sur la Terre. Daphné éprouvait la honte d'être humain. C'était pour que ça fasse scandale en elle. Jadis, dans son caillou plein de ciel, elle avait été mise au pain sec de la porosité. Elle était folle de cœur et d'esprit.

Vous me le faites bien sentir !

Foutez-vous de moi, Alison. Vous jouez les marioles, mais vous ne me comprenez pas. Daphné ne se comprenait pas.

Pour vivre, me diriez-vous, il n'y a pas besoin de se comprendre. C'est même la seule façon de vivre. Le scandale, n'est-ce pas ?

J'avais reçu un double crochet. Cela me rappela Mitch quand Sarah s'apprêtait à tuer : « si tu rêves, tu es mort ». L'humanité rêve. À cet instant Alison me dit :

Daphné croyait aux réincarnations ?

Non. On ne revient pas, on poursuit. On pénètre.

Alors, pour aujourd'hui, autant se laisser mourir en douceur, comme le feu.

Et il me salua, dans une profondeur d'une finesse... Le jour s'éteignit. De nouveau je sombrai dans un puzzle de pensées. Assembler des morceaux où je ne vivais pas...

Il m'arrive toujours d'être seul à la falaise. La falaise contient tout, parce qu'elle renvoie la mer à l'identique et à l'envers d'elle-même, comme font avec nous les miroirs. C'est Mitch, c'est Mitch qui m'avait fait voir ça : un homme coupé d'un coup de hache, de haut en bas comme on fend un tronc, donne deux moitiés symétriques, c'est-à-dire identiques inversées. C'est ce qu'on voit dans le miroir : l'homme symétrique à son reflet. Le miroir est le coup de hache dans l'image de l'homme. Mitch regardait Sarah ainsi : comme un des miroirs de Mitch, un des miroirs de Daphné, dont il était un des miroirs, dont elle était un des miroirs. Ce n'est pas compliqué, c'est le vertige, bientôt la béance : chaque rencontre est ainsi... chaque un est un des miroirs de l'autre, de chaque autre, un des miroirs de chaque un. La falaise est le coup de hache en soi-même, qui fait voler l'image de soi en éclats. Je suis toujours là, le même devant vous, mais éclaté en miroir de chaque un de vous. Mais comment reconnaître ce que chaque miroir me renvoie de moi ? Comment le découvrir et comment l'accepter ? Comment le voir ? Comment me voir ? Alison me disait souvent qu'il ne pouvait rien m'expliquer. Il valait donc mieux qu'il me dise qu'il menait l'enquête en aveugle. Je vois maintenant qu'Alison était le miroir de mon aveugle. Lui aussi, c'était mon aveugle qui le regardait. Mon aveugle regardant le miroir de mon aveugle, Alison était explosant, ne pouvait être que de la dynamite à mes yeux. C'est pourquoi il m'arrive toujours d'être seul à la falaise. Seul sans autre voix que les vagues de mon chaos. Que vivait d'autre Mitch avec Sarah ? Il finissait par vivre comme elle, sans un mot. Lorsque Sarah était couchée par terre, ses grands yeux ouverts, ou fermés, son corps gracieux coulant sous son collier de fourrure blanche, scintillant en miroir de la chaleur du feu, qu'elle n'était plus qu'une moire silencieuse, Mitch éprouvait la solitude poignante d'un être, la solitude est poignante lorsqu'on ne voit plus l'image, mais un être. Cet

être vivait seul, sans un mot. La vie nous vit seuls, silence. Mais nous ne la vivons pas. Nous affrontons nos miroirs, en les prenant pour d'autres, une cacophonie de souffrance d'enfer. La terre des hommes. Comme un seul corps torturé. Notre corps de chaque un, qui agonise. C'est l'agonie maintenant. Alison s'est rendu au lieu de l'agonie. J'écris la chronique de la mort. Sarah est partie. Elle reviendra. Elle est revenue. Elle repartira. Les voyageurs ne peuvent pas se comprendre, ni se connaître. Ils voyagent.

Une orchidée, une femme, violette de brume, vêtue d'un foulard en soie d'un jaune touchant comme le mimosa dans l'aube, et d'un manteau de neige, nue sinon dans ses bottines de biche et ses longs bas translucides, une perruche, une panthère aussi noire que toutes ses couleurs, une déesse descendue du paradis érotique, elle marche dans la mort des signes, jusqu'aux confins des larmes que l'homme n'a pas pleurés, et prononce mon regard de tout le parfum de la fantaisie future. Joie de rien. Et déjà ce n'est plus écrire.

Le défi.

Et Alison ne dit plus rien. Le défi ? Redescendre du silence après l'accident mortel du langage, comme Mitch ? S'exposer, jusqu'à être son seul objet, son objet sans autre, comme Daphné, l'autre obscénité ? L'indifférence de Sarah à la mort, comme les seins gonflés d'une jeune fille ? J'écris des miroirs fendus d'un coup de griffe, qu'on ne voit pas, qui scille, dans lequel on tombe.

Un roulement de tambour avec des baguettes de bambou d'arc, voilà ce que j'entends.

Machine la philosophie, machine la poésie, machine le roman.

Mon roman meurt. Mais s'il meurt, je perds le contact avec toi. J'entends la seule peine vivante, Alison, il n'y aura pas eu de contact avec l'humanité. Mon roman est là pour mourir. Il meurt, sa mort revient au silence. Je suis absorbé par la solitude, je parle d'une solitude qui est seule. Purifier, purifier chaque pas vers la transparence qui l'anime, mais je ne dois pas encore m'en aller. Mitch est déjà parti, Daphné à ses côtés, Sarah dort comme un bijou, mais je dois rester avec toi, non par obligation, mais tu m'obliges à mon voyage.

En existant, forme d'homme, autant et aussi peu que moi, écartelé entre ma mort et toi, approfondissement de ma mort, tu me conduis à notre voyage. Non que tu sois seulement mon humanité, mais en voyageant, se dépliant dans mon voyage, j'ai vu la mort s'ouvrir et se fermer comme les rideaux d'un théâtre, et je suis entré dans l'illimité du voyage.

Nous en sommes. Nous en sommes au crime de l'humanité contre l'humanité. À la fin du crime. Une apothéose. Il va falloir partir, c'est certain, dans la plus noire incertitude du comment.

Mon roman...

Aux enthousiastes je répondrai : il n'y a pas de maîtrise, il y a la parole qui passe à travers le chas d'un ouvrier du son. Aux autres : vous avez raison. Mais voilà.

Ne reste que la falaise. J'entre. Le noir est sans images.

Mitch ?

Demain, alors qu'il neige, j'accompagnerai Sarah à la clinique du château des côtes. Cette nuit nous la passons ensemble, elle contre moi, lovée, moi sur le dos les bras ouverts. Il y a d'abord la chaleur grave de nos deux corps. Puis peu à peu le sien me quitte, le mien elle aussi sans doute. Le sien me quitte dans les pensées qui tombent en rafales, comme neige, une neige d'orage, une neige fondante, une neige nue. Là, dans la neige nue, mon corps. Mon seul corps. Mon seul corps seul. Le seul corps seul d'un homme n'est plus un homme. C'est une densité de présence. En forme de corps, puis d'amas léger, d'un seul volume, d'un volume seul qui n'est plus seul, d'un volume. Je suis densité de présence en volume, ou non, selon si je me vois encore ou si c'est la vie. Le volume fond, lui aussi, de nouveau je m'absente, dans les pensées. La densité s'absente, je me crois de nouveau un homme. Et cet homme entend, très haut, tout en haut de lui-même, une sorte de chant d'oiseau, un sifflement, un seul, qui s'éteint vite et loin, continûment, dans un maelstrom de pensées, un entonnoir fictif. Je vois la sombre chose, la plus obscure. Je la vois à la sensation de mon visage, que je mets du temps à reconnaître. C'est un masque de mort. Un masque qui veut la mort, qui recouvre mon visage, entièrement. Un masque qui montre : je ne pense qu'à la mort. Sarah, bien sûr, va mourir. Je n'aurai eu alors qu'un chat dans la gorge ? Ce masque veut que ça meure. Dès qu'on aime, comme disent les hommes, il faut que ça meure. Regarde. Regarde le drame. Regarde la puissance du drame. Sinon, comme disent les hommes, on n'aimerait pas. Mais ce n'est pas aimer. C'est le désir, l'obscur objet perpétuel de lui-même, un roi sans nom parmi les hommes. Le pouvoir du roi, du masque qui veut la

mort, de moi qui veut que ça meure : la puissance du drame. La mort n'est qu'un drame.

1. la mort

*From now on you're on your own
Nothing is ever over
Nothing but I, not even a butterfly...¹*

Mitch n'avait aucun mal à dire qu'il était contemporain de la fin d'une espèce. S'il ne la nommait pas *humanité*, c'est que ce mot était trop hasardeux. Je suis contemporain de la mort d'une espèce de crime. C'est un roman en train de mourir. L'agonie, dit Alison. Sur la terre hantée minuscule, ou majuscule massacrée, ceux qui la vivent sont les agonisants. Un agonisant souffre en mystère. J'en suis un. Mais un qui a vu : Dieu c'est la cruauté, ainsi se libère le cœur. Un violent de vertige. Je vis, en écrivant, l'écrivain électrocuté, pas celui qui cherche à rester, ni le pur qui cherche à mourir. L'électrocuté ne veut rien savoir, il l'est de *je ne sais pas*. Plus de lieu secret ni sacré où mènerait l'écriture impuissante à jamais, mais la pénétration, oui. Voyageur je suis là pour aller au bout du vertige mental. Un fou à tous les yeux. Le mouvement en pénétration fait ça, c'est une bombe dans la tombe. L'avenir de la race humaine : guerre orgasmique de pierres tombales. Orgie du coup de rien dans la créature de personne. Rut de particules pétrifiées. La cruauté de l'inanimé, soufflée, incendiée. Comme le feu chez Daphné était la pénétration du mouvement dans l'objet poupée. Comment voir la mort sans scier ? Feu au fin fond du fer de la scie. Tout y est, c'est fait pour ça. Ainsi la pollution va nous tuer, pour disparaître. La pollution de tous nos objets. Smog. Images et choses. Tous les objets sont des déchets, puisque ce n'est qu'une question de temps. Mais l'électrocuté, cet

1. traduction mentale :

*À partir de là tu es seul
Rien n'est jamais fini
Rien sinon je, pas même papillon...*

œil peut voir immédiatement que les objets sont des déchets. Nous vivons dans les déchets de nos vies pensées, des loques empoisonnées des fumées des brumes meurtrières. Nous allons mourir asphyxiés. C'est logique. C'est nécessaire. C'est une terreur si terrifiante qu'on ne peut pas la penser. C'est l'angoisse lorsque c'est l'agonie. Un violent de vertige ne meurt pas, il agonise. La lutte est de se sentir résister, arraché – à ? Parce que c'est simple : pas de création d'origine, pas d'apocalypse ; une hypnose qui explose. Une apothéose. Cette image-son. Mais l'image-son de mourir d'asphyxie, d'abord les crachements, les brûlures d'acides, la gangrène lente des alvéoles, puis la souffrance du couteau dans l'huître, le sang rongé, carbonisé, exsangue, la compression du thorax, de l'étouffement, dans la tête à mort. Vous avez raison, il vaut mieux en rire. Et j'en parlerai au clown dans la mort. Aucune idée, aucune émotion, aucune délivrance n'approche l'agonie. Elle seule agonise, dans notre costume, aussi cher que notre chair torturée. Mon cher, ma chère, c'est émouvant la souffrance, parce que c'est notre mystère. Mitch jouait le jeu. Sa musique jouait le mystère de la souffrance. Puisque tu n'es pas humain, sourit Alison.

Le mystère de la souffrance passe sur la Terre. Une grande bourrasque planétaire. C'est dit d'une main légère, ample, car il ne souffre pas, le mystère de la souffrance. Chaque un nous sommes ce qu'il est, et non pas des « hommes ». Tu ne dois rien, puisque tu n'es pas humain. Tu ne payes pas la dette. *Homme* veut dire *refoulé du suicide*. À la fin de chaque un de tous, le suicide sort : le prix que paye le coupable de ne pas pouvoir payer sa dette de vie ? Ou le suicide sans le coupable : vu l'esclavage ambiant, la liberté choisit la mort, c'est-à-dire de se libérer ? Je ne comprends plus bien ce que sont les mots *mort, suicide, coupable, liberté, vie...* Orage léger dans le cerveau. De ceux qu'on ne voit pas, qu'on n'entend pas, pas encore, ni peut-être jamais. Silence, feu au

fin fond du fer de la scie. L'esclavage – de la dette – d'être né – de (dieu le père la nature), le suicide au fond, pour payer : l'histoire du monde, comme on dit. Comme Daphné se croyait l'ombre que le paradis écrase, un paradis rêvé, ou perdu, qu'elle n'avait cependant connu dans nulle de sa vie. On croit bien faire, même avec le mal, mais on est faits ainsi, nuls de la vie réelle. Alors mourir... La mort sans la penser, par vertige, naître à la mort de l'homme, mourir sa naissance. Qui es-tu, voyageur ?

Je suis suicidé, mais pas en cadavre. Il n'y a pas de révolte dans le cri. C'est un cri d'évidence, le cri. L'éviction, l'évidé de tout objet, l'évidence crie. Ce qu'on pourrait nommer le tissu du vertige, le tissu déchirant de cette voix vide. Tel est le souffle du violent, là.

La peur. Il n'y aura rien eu d'autre chez les mort-nés, les nés morts, même munis des pleins pouvoirs de rêver, de tuer, de sauver. Mitch l'éprouvait avec son chat, au bout de la solitude. Sarah, image d'une vie hantée par la mort. Il asphyxiait dans son cerveau comme dans l'univers des déchets. Le monde : tout ce qu'on peut penser, une déchetterie. Ce moment où Mitch, saisissant sa bête, avait mis sa tête dans sa merde, l'homme en arrive là, visiblement. Non pas déchu, mais déchet de se penser homme, chat, Alison. Atteint, je suis atteint d'être pris au piège du flagrant délit d'être un assassin dans toute ma condition d'homme. Pourquoi veux-tu une histoire de meurtre, quand j'écris que le meurtrier, c'est moi ?

Moi, la peur de mourir. Moi, peur de mourir. Moi, peur. Moi, mourir.

Né pour mourir en survivant, né mort, né mort de peur, mort de peur de mourir, de mourir moi.

Moi.

Peur de mourir sans en avoir peur. Ma mort ? Impossible. Insensible à je vais mourir. En effet, je suis déjà mort, né. Ma vie ? Immortelle. Immortellement morte. Je n'ai donc jamais existé. De quoi ai-je peur ? De ça, de n'avoir jamais existé. Le vide de moi, la vie réelle. Ça vit sans moi, sans mort. Sans moi. Ça vit sans moi, là. Là et là et là. Lalalalalaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaa... le souffle à la vitesse de la langue – avale la langue – le souffle ininterrompu – dissous dans l'espace – respire sans poumon.

Le poumon la peur de mourir. La peur de l'asphyxie moi. Moi le poumon. On ne peut pas vivre sans poumon. Comment n'aurais-je pas peur de mourir ? Moi l'homme j'ai peur de mourir. Mais je ne le sens pas. L'homme n'a pas de contact avec l'homme. Qui est-ce ?

L'homme voit l'homme qui tue l'homme. L'homme voit que l'homme se tue. Il voit qu'il se tue. Et il se tue. Pourquoi ? N'a-t-il tué personne ?

L'enquête de mort est un vertige, sans couleur, le film est en noir et blanc : existence, inexistence de l'homme ? *Homme* ce qui sans le voir se vit immortellement mort. Mais sa souffrance sent l'enfer, le sue à chaque seconde, le crie sans un mot, par tous les pores de sa peau d'homme, asphyxié d'une contradiction impossible à voir – d'évidence – l'enfer pris pour la vie, un train fantôme sans voyageur, la vie pour la mort, mimée par la mort, je vis la danse de mort au théâtre des marionnettes, une farce d'épouvante devant une salle vide, la peur tragique dans les poumons. Vas-y, comme disent les jeunes, respire !

Dans le roman noir, celui-là, le nôtre, la mort planétaire n'est pas une toile de fond. Ce n'est pas un roman sur fond de génocide, c'est le roman de la mort, la nôtre, roman de nous en train de mourir. Nous y sommes, dans le roman noir.

3 février 2016. Tout peut s'effondrer d'un moment à l'autre. À la vitesse exponentielle de l'effondrement du World Trade Center, clin d'œil du collapsus terrestre. Dedans, dans l'effondrement, l'agonie. Dans la souffrance de chaque un des organes humains, c'est le cœur qui va souffrir en mourant, lui qui voit sensiblement là, comme tapi dans le noir. Alison dans Mitch dans Sarah. Daphné, toi dont le cœur avait peur de mourir, si peur. Il faut l'éclair du regard neuf pour rencontrer ce qui va venir, le pénétrer, l'évanouir en y succombant. Devenir l'agoni évanoui. Quoi que je souffre maintenant, cela ne fait plus le poids devant la joie infinie qui m'attend. Le souffle.

Grande nuit. Où j'ai vu la parole sans mots : les mouvements d'une forme. Des « êtres » qui s'expriment sans signification, en se mouvant, qui communiquent, qui circulent ainsi. Les reliefs en couleurs des mouvements d'une forme. Puis, j'ai oublié.

La femme dit à l'homme : tu es pathétique.
L'homme sort son flingue et il répond : et là, je suis pathétique ?
Mais oui, dit-elle, tu es pathétique.
S'il ne tire pas l'homme a perdu. S'il tire il la tue. Il hésite.
Il est paralysé dans sa tête.
Soudain lui vient une idée lumineuse : il lui tire dans le pied.
Elle est à terre et elle hurle : mais tu es fou !
L'homme dit : Ah ! Tu crois que je ne sais pas ce que je fais ?
Tiens, regarde.
Et il tire, dans l'autre pied.

Il va la tirer partout, jusqu'à ce qu'elle ne dise plus rien.
Il la tire jusqu'à ce qu'elle crie, rien d'autre.
Elle n'est plus qu'un cri dans du sang.
Et son cri tue l'homme.
Ils meurent ensemble.

6 février 2016

Je suis seul, tous les humains sont seuls, parce que je n'ai pas de cœur.

7 février 2016

Aujourd'hui je suis allé voir A. Il y a longtemps que j'attendais cette rencontre. Il avait accompli une sorte d'œuvre blanche, blanche d'une plongée perpétuelle dans l'expérience d'écrire, sans autre objet d'écriture. Puis l'œuvre avait pris fin, elle l'avait fait silence. Cependant, j'avais entendu dire qu'il continuait d'œuvrer. Et je ne comprenais pas. Comment un être, réduit au silence de toute évidence, libre du lieu, pour qui le temps n'a aucun sens, peut-il continuer d'œuvrer ? Comment, pourquoi, quoi, détournent du fait : une œuvre du silence... car lui, réduit au silence, ne cherchait plus rien. Il n'habitait pas une fête fragile, il était silence, au-dessus de sa peau humaine. Quelle œuvre ? Ce coup me hantait. Tout autrement qu'une question. Comme d'entendre : il n'y a que dans le vertige qu'on ne se sent pas abandonné. En écrivant, en ne se tenant pas face à son écriture, en écrivant l'abîme d'écrire, il s'était ouvert à l'abîme de soi, jusqu'à ne plus pouvoir. Il ne pouvait plus loin se laisser être par les mots, qui n'ont pas pris fin, mais n'ont plus pu vibrer la voix de l'abîme. Alors écrire cessa, par épuisement, par fidélité à l'abîme. Il demeura d'abord en suspension dans la fête du vide, au comble d'une détresse incommunicable, comme un arrêt de vivre. L'angoisse. La

fête menacée, soudain sauvée par l'accident – effacée : le fracas du silence – *c'est silencieux*. Là, l'escalade des stations sensibles : le parfum nu du cœur, le sourire, éternellement sans expression, le visage clair sans yeux, le regard bleu, l'éblouissant au-dessus du ciel, la nuit étoilée – le grand oubli. Fin du voyage, non, puisque de nouveau il œuvra. Coma. Il œuvra du coma. Rien qu'il rendît visible, ni sa présence. Pour moi, des années passèrent sans pouvoir le rencontrer. Des années pendant lesquelles je ne le pourrais plus à jamais, je le pensais. Je ne pouvais pas savoir, pendant ce temps, qu'il descendait dans ma pensée, et qu'il allait s'y enfoncer. Quelle œuvre ? J'essayais en vain d'imaginer une œuvre. En vain : je la cherchais dans ma pensée, selon la pensée d'une œuvre. Mais créer, c'est autre chose. Ce n'est pas produire un objet. C'est bouleverser. J'ai reçu ainsi de le voir, aujourd'hui. J'ai vu qu'il pénétrait l'agonie, qu'il vivait l'écriture, la sienne, la mienne, la tienne aussi. Quand la porte s'est ouverte, dans la grande nuit, je fus frappé de son visage : son œuvre, c'était donc ça ?

Telle est ma rencontre avec l'inconnu.
Ce n'est pas j'aime, c'est je suis contraint à l'amour.
Abyssement.

Après minuit

Sans l'être-ensemble nous sommes morts. Nous sommes morts. Nul n'y peut rien, nulle volonté. Le silence me le fait sentir, vibrant d'action...

Il y aura sans doute, parce qu'elle est, une horrible douleur sur la Terre. À visage de guerre jamais vue. Jusqu'à l'agonie, la simple agonie. Défaite de toute pensée dans *c'est personne qui souffre*, qui ne meurt aussi qu'avec la pensée, en train de mourir dans son homme. Car c'est son homme. Souffre ainsi,

personne, d'être quelqu'un qui se croit connaître. Quant à elle, la poésie ne change rien à la grande nuit. Elle s'y meurt, sans renoncement. Elle a déjà perdu son nom. Mais sa mort parle, sans elle, ce qui parle dans la grande nuit.

Pressentant la douleur du cœur, légèreté accordée à la note grave du silence, Sarah sans nom me regarde comme une larme. J'y disparaîs – jusqu'à demain. – Mais j'ai éteint la lumière du jour...

Des mots

Parler est un éternel malentendu, inévitable. Sinon, si les mots étaient purs de nous, ce qui se dit se comprendrait, d'évidence. Il n'y aurait rien dans ce que j'écris que tu ne comprendrais pas, ou à peu près, ou à travers, ou autrement que je le dis. Tu lis ce que tu lis, non ce que j'écris. Ce que j'écris n'est pas clair pour toi, ne le peut pas. Rien de ce qui est dit n'est clair pour quiconque, quoiqu'on le croit. Le fait est de la guerre, dans toute communication. On ne s'entend pas entre les hommes. Parler est une solitude qui s'adresse aux sourds, et entre nous, cela ne se sait pas, ne se conçoit même pas. Éternellement blessés, nous sommes la guerre. Nous nourrissons la guerre en nous faisant la guerre d'être toujours blessés. La guerre est une déclaration d'éternels blessés. Une déclaration permanente, perpétuelle, inaudible, de parole inaudible, celle que nous parlons, que chaque un parle comme il la parle, étant seul à parler à l'autre. C'est le fait de la parole humaine. Le langage, la blessure, la guerre. L'espèce de crime.

Accablé. Ma masse climatique est celle de quelqu'un qui ne fait plus que se préparer à mourir. Je traîne au quotidien l'angoisse de souffrir le pire, l'esclavage, l'exil nulle part en enfer, la misère, le rachitisme du souffle, la cuve, être

prisonnier d'une cuve sans limite, marchant dans son marécage au fond de mon cœur. Le supplice, non du non-sens, mais de la mort de la vie. Cette asphyxie m'amène au mystère. Sans question, sans interpellation. Le mystère de la souffrance sans appel. Accablant. Même la paix y est accablée. La paix des cimes, lorsque les cimes tombent en pensées, comme des poussières. Je marche dans le nuage d'une poitrine en os de métal. Un vieillard squelettique, encore debout bien que déjà blanc, immobile ruisselant de défaite humaine, habite cet antre. Apnée, même du silence. C'est juste un gouffre de nausée terrifiée dans le mutisme parfait. Le renvoi de la peur de mourir. Qui meurt ? Moi. Peur de disparaître, tout ce qui fait moi. Peu meurent seuls. Seul c'est mourir. On se rapproche de soi en disparaissant, on se rapproche de soi disparu, je disparaissais, je disparaissais, voilà. Je disparaissais. En quoi se consume l'homme ? En quoi se consume l'homme. Accablement de mourir, comme un mystère ruinant la guerre, la pétrifiant, alors elle est juste une statue de fureur, personnage du drame, ruinant même les blessures, atteinte à la mémoire, c'est ce qui rend le visage bouleversant. Plus mystérieux encore, que bouleversant. *La virgule n'est pas, mais elle rompt, pour que dans la phrase le rythme du pénétrant, ou de l'ardeur, s'entende.* Cette puissance dans la neige de l'accablement, cette lance dans l'avalanche, dans son cœur, c'est le mystère. J'aurai passé ma vie à attendre ma mort, sans voir que j'étais mort. Maintenant, souffrir de mourir d'être mort, la chance du souffle. Seul un mort peut tuer. C'est profond. L'espèce mortelle est une espèce de crime. Mais cette douleur tragique, exactement la tragédie nommée *homme*, ne tient pas dans un théâtre. D'une telle intensité, cette douleur, qu'aucune scène, celle qu'on nomme *univers* non plus, ne peut la contenir. Pourtant c'est elle, *homme* au fond de ton mythe, au cours de tes fables, elle seule qui vibre. Douleur, comme le point d'*homme* du mystère de la souffrance. Le point, le puits de quel ? Souffle : déflagration.

Moi *l'homme* d'origine introuvable je suis parti comme dans un rêve à la chasse au trésor, peuplé de toutes les images de moi, que j'ai prises pour d'autres, et eux aussi, comme moi... et je trouve que le trésor n'est ni mon bonheur ni ma mort, ni mon bonheur en forme de moi, ni ma mort en sa chair d'os, mais la dynamite dont je suis le bâton de la mèche, électrocutée, jusqu'à l'explosif.

L'agonie, foudre lente. Je sauterai dans la mort jusqu'à ce que la mort meure. La mort meurt avec moi, capsule de graisse dans l'évier qui n'est que son bain d'acide où le langage est déchiqueté. Je meurs, je ne meurs pas, je suis mon double. Même sans question, le mystère est insoluble.

Ce matin

Le vieux fœtus en chien de fusil respire sans bruit dans son lit. Le flux qui passe dans sa colonne vertébrale parmi la rumeur du monde, la pluie qui tombe, les grelots d'oiseaux, dissout la tête de ses pensées et il entre dans un bain ouvert où tout n'est plus que l'écoulement. *Dansité.*

Un soir

L'abîme est dans le monde. Comme un puits du monde, dont le monde est la marge. Une béance bordée d'un décor, projeté comme un maquillage, un plâtre mental, un mur réfléchissant. L'abîme du miroir. En effet, je suis entré dans la nuit, avec mes deux yeux phares, à la vitesse d'un œil, d'un regard qui poursuit la nuit sans jamais pouvoir pénétrer, qui est appelé, appelé à accélérer, pour pénétrer, mais c'est la pensée qui le double qui accélère, et le regard voit qu'elle veut aller dans le décor, elle y va, se fracasser dans son décor, me détruire. Soudain. Je ne sais pas si le regard l'a doublée, détruite, je vois l'accident mortel. Le monde meurt avec moi. Moi, dit

chaque homme. Moi, c'est chaque homme. À chaque homme qui meurt, le monde meurt. À chaque homme qui naît, naît le monde. Le monde naît et meurt à travers les hommes, éternellement monde, identiquement nul. Le monde, l'homme qui naît meurt, mon miroir mort-né, moi, né mort : l'accident réel, éclat du miroir éclatant. Nul monde. Je suis mon double. Le voyage dans son abîme d'homme.

La vibration du soleil dans une particule de poussière.

Quand tu voyais Sarah te regarder la voir, tu me disais d'écrire *ce qui vit est la même vie*, nous aussi nous sommes la même vie sous des formes incommunicables. J'éprouvais l'incompréhensible comme la douleur ouverte à la seule présence, pure de toutes nos pensées, directement vibrante, cet immédiat vivant que l'homme n'incarne pas. Dans la souffrance il le pressent, par écart. Dans l'angoisse il l'appelle, comme un perdu. Dans l'accident il s'y baigne enfin. Délice – Sérénité – Blancheur – Coma. Mais cette vie-là n'est pas sa vie, l'homme n'est pas transparent à l'évidence de l'écoulée. Quand il dort il est mort, comme un rêve n'est qu'un rêve. S'il marche sur les eaux, c'est parmi sa mort, sa forme de mort, son fantôme. Douleur, le silence qui descend là, au contact du drap d'absence. Douleur d'éprouver la vie comme une collision d'étrangers, la séparation de tous contre tous. Sensiblement, un massacre. Sensible à cet holocauste insensible, cruauté sans nom d'identités sans visage, douleur, douleur d'être condamné, contraint, conduit à l'impossibilité d'une île, douleur vive. Vive cette douleur, ardeur de la fin de l'homme, nulle de ses mots.

Cette anthropographie est une graphie du silence, pénétrant vivant. Pénétration dans la mort – radieuse, la fin de tous les mots.

On en est à l'éclair dans la tête, au coup au cœur. C'est moi qui disparaîs, dans la braise du voyage. Moi le tueur qui meurt, avec mes images, mes personnages, mes paysages. Mais l'auberge est profonde, elle a l'épaisseur de l'homme. On en est loin, de la fin des mots. On est morts, séparés pour longtemps. Sans le néant qui me vide l'homme, je vois que je mourrais encore à peu près mort. L'homme attend sa mort, mais si je suis là, encore là, c'est pour que sa peau meure en me laissant un peu plus vivant. Toujours plus seul de toi, je m'éloigne en nous pénétrant. Je suis mon double. Je ne suis ni un juge ni un meurtrier, je ne suis pas un détective. Je suis un voyage dans l'abîme de mots. J'écris l'agonie, la mienne, l'homagonie, l'homme agoni de silence. Le poète accomplit sa mort. La poésie ? La vie des mots – Alors, la vie des mots ? Elle se passe de meurtre, elle agit. L'homme agonise, mais il mourra d'un coup. Une extinction, comme par magie. Mais il agonise. La poésie en parle. Elle parle de son agonie, la vie des mots. Elle mourra d'un coup, elle aussi. Une libération dans la vie – nue, n'est plus l'essence de toute chose.

L'homme est une chose.

Je suis bien entamé

Seul dans la braise. Je ne suis pas devant. La braise n'est pas objet, de réflexion, de méditation, de contemplation. C'est la braise, le regard dedans. Toute pensée s'y brûle, en papillon. Seul dans l'homme, le regard dedans. Dans l'ouvert d'un monde : l'homme. L'homme est un monde, son seul monde. Les autres mondes font partie de son monde, sont encore son monde, l'homme est son seul monde. Le regard dedans, l'homme est une chose. L'homme est une chose, rien n'en est une autre. Ainsi, on ne peut rien dire. Réduit au silence. Qui voit : je me crois homme par identification, dernière et première, avec la forme humaine. L'homme est une image. Mon voyage brûle l'image. Il brûle l'homme. Le duel meurt,

par la douleur. Le duel meurt dans rien, il agonise dans la vie – nue. Ici, c'est ce qui s'appelle la zone.

Dans la mort du roman sans fin, j'écrirai « Le grand prince ». Pour les enfants qui naissent dans l'agonie. Je parlerai dans l'enfant bleu, l'asphyxié né. Je parlerai par le trou de la serrure. Dans la parole la zone est l'atmosphère du trou, comme l'angoisse était son bord fou. Sur la Terre d'asphyxie, il n'y a déjà plus que l'oxygène du trou. Pour desserrer le chœur, je parlerai à mon enfant les enfants, qui naissent dans l'agonie, parmi nous, les jouets. Ce ne sera pas mon cadeau de Noël. Mais parler, étant seul, même étant seul à parler. Quand je veux me tuer, ou laisser la mort me mourir, laissant les mots les plus désespérés qu'un mort puisse laisser à des êtres qu'il aime : « Vous tous, je vous hais. Suicidé », c'est que je ne peux plus porter d'être seul, parler d'une solitude qui est seule. J'écris dans l'accablé l'accablé, et parler est encore possible. Le mystère de la souffrance... Que dira-t-il, que dira-t-elle, sa vie, non aux enfants qui naissent dans l'agonie, mais pour eux ? Pour eux dans le vent... Il y aura le grand prince, qui est un clown, et peut-être un chat. Sarah n'est pas morte, comme Mitch le pensait de peur de mourir, le Mitch de Sarah. Elle a disparu, comme lui. Daphné aussi, elle n'est plus qu'écoute. C'est elle qui m'écoute, maintenant, *merci, Laetitia*, puisque je suis seul. Seul, le dernier rêve...

L'écoute, c'est peut-être toi, là. Tu es là ? Là, moi aussi. Tu m'entends ? Je n'en saurai rien. Mais si tu m'entends, c'est là. C'est là, de toutes façons. Même si pour parler j'ai besoin de toi, je suis mon double. La parole, elle... je ne sais pas. Elle voyage.

Le silence parler

*L'extinction de l'humanité,
selon l'expression de la pensée humaine, est l'évidence
que l'intelligence humaine peut voir arriver,
mais de profil : selon l'incapacité de la pensée à la recevoir
de face : sans opinion, sans discussion, sans solution –
directement, sans dramaturgie (si ce n'est peine insigne).*

*La nature dépressive de la pensée, fondée dans ce qu'elle appelle
la mort,
sans voir qu'elle l'appelle de sa propre mort, étant elle-même
la mort,
la pensée, nécessairement humaine puisqu'elle s'appelle du nom
dont la nomme l'homme en se nommant lui-même,
la pensée humaine
se profile en extinction de l'humanité
sans le moindre contact avec ce qui arrive. Ce profil
est un film qui prétend voir son spectateur
qui voit en lui sa propre fin,
comme si le temps se regardait dans la fin du temps !*

*De face, il n'y a pas d'extinction de l'homme
parce qu'il n'y a jamais eu d'homme,
il n'y a pas d'extinction ! Il y a un trou !
Le trou d'aucune ou de toute pensée d'homme – rien d'aucun mot.
Ce qui arrive est le non-événement du nul. La puissance même !
C'est la seule joie possible à s'ouvrir en nos fantômes – inconnue,
qui les déchire en son brasier.
Vie de notre néant !*

Ribambelle

danser
de toutes façons
danser comme un trou
le flux le son
respirer la phrase de cristal
des gouttes de larmes qui jouent à la pluie le rire aux
larmes
l'ardente dans l'horrible douleur
ce rouge ensoleillé danser dans la grande nuit seul de
tous les morts
à n'être
comme dit le sourire de joie brisant le visage
une forme d'orée dans un chant massacré
déchirant
les plaies de silence d'un seul coup d'archet les mains
implorées du souffle
par l'appel d'une bouche bée d'une parole brisée la note
infinie
par la même peine éternellement qui s'est noyée la dérive
envol de poisson
sans battement d'aile le bain retrouvé
oublié l'homme
l'homme ? oublié
dans la fin brûlante du regard
jusqu'à la vie cette nue du noir
mais il faut jusqu'au fond du cœur écouter
car c'est la chair qui agonise
l'inconnue

l'agonie inconnue de tous un seul cri au cil d'un
enfant léger
l'impossible relever cette peine
qui porte au deuil avant la mort danser
dans l'inerte vie l'accablement écrasant de paix
pleurer d'un coup de hache dans la glace
et le prince arrive
gravité d'oiseau
danser le réveil endolori dans l'os
l'œil solaire en cratère ce cœur d'assaillant majesté je
vous écoute
c'est d'une limpidité
le nu des paysages
juste écouter l'impensable son les sauts de joie le
recueillement sans évocation
l'abîme jaune d'or il ne parle pas il grelotte
il chante un cri
parfois il se rapproche sa lumière se rapproche de son
antique douleur
ce voile de plomb dans la voix
donnez-moi l'impensable cri de danser
il neige de sang sur la Terre
il meurt de crime de mort radieuse
il voyage
feu au fin fond du fer de la scie
danser
si le cri est le dernier mot
premier mot d'amour

Cellule 101

et autres nouvelles

*Le roman est un fleuve.
Celui des morts ?
La nouvelle était une falaise.
Elle appartient à la faille.*

Cellule 101

Chaque jour je ne sais si ce sera le dernier. Je suis seul. Ma vie ne concerne personne. L'aube vient de paraître sur le mur. Je n'ai pas dormi, comme chaque nuit. Chaque jour j'attends ma condamnation pour demain. Il y a des gens qui sont seuls sur terre. Des clochards, des mourants, des prisonniers. D'autres, qui sont seuls, sans personne. Chaque nuit je pars dans un trou. J'écris, j'écris parce que la peine. Je ne peux pas la garder. Seul, sans personne, devant un mur, en attendant la mort. La peine de millions d'années. Un lac gelé, un cri gelé, la peine paraît infinie quand on est devenu seul. Aujourd'hui on va encore m'annoncer ma mort. Je n'en sais pas l'exécution. Chaque jour cette attente finit par se dissoudre dans la nuit. Ce n'est presque plus une angoisse, j'attends, et je disparais dans la nuit. Quand la pensée de ma mort revient, je me sens seulement seul, ce n'est presque pas possible à penser, personne que ce quoi qui va mourir seul, la peine commence dans ce sentiment. L'aube me fait pleurer et m'apaise. Je dors quelques heures. Maintenant je n'ai plus de rêves. J'oublie ma vie, la vie m'oublie, je ne sais pas. Quand je reviens, j'ouvre les yeux, et je me dis : qu'est-ce que tu fais là ?

Le mur est en terre battue, d'une couleur de béton armé, sans fenêtre, juste une faille, aussi noire qu'éblouissante, selon le temps. En fait elle est simplement nue. Une faille où circule suffisamment d'air pour un homme, à condition qu'il n'y plonge pas : il serait attaqué, l'homme serait en danger. J'ai dû plonger. C'est devenu la seule chose possible au milieu de ce mur. La peur qui m'attend dans cette faille est aussi simple qu'une question d'enfant : que devient la neige au soleil ? Même s'il n'y a ni neige ni soleil, c'est une image. Je vois le lit en fer, tout ce qui meuble la cellule est en fer. Du mur, du fer.

Comment peux-tu être prisonnier, et aussi seul ? Aussi seul qu'au ciel.

Être prisonnier. De quoi est-il prisonnier ?

C'est plus douloureux que pourquoi. Plus insondable.

De quoi être prisonnier ?

On a arrêté Max pour meurtre. Sa condamnation est restée ambiguë. Admettons qu'elle ne l'ait pas été, que la présomption d'innocence ait été impossible. On l'aurait vu en train de poignarder sa femme, un commissariat entier, depuis le trottoir d'en face. Admettons. On l'aurait enfermé à perpétuité. C'est ce qu'il était : enfermé à perpétuité. C'est donc ce qu'il est : enfermé à perpétuité. Il partage la même prison que toi, dans un coin du même monde.

Déambulant dans les couloirs, le fantôme d'un musicien imite sa vie en faisant le geste d'élargir le son, par des moyens sans volonté, et sans que le silence soit jamais une tombe. Il n'en a jamais fini avec la prison, parce que le son est irrespirable, de loin en loin. Il y a un mur devant ce qui le brûle.

Celle-là traîne sa beauté dans une robe de sang, délice à l'encre rouge. Celle-là déambule aussi, dans les mêmes circuits. Elle est déhanchée, légère, mais ses formes martèlent la raison et tout ce qui reste froid. C'est le plus vieux danger du monde, la source de la folie criminelle, la graine et la fin d'une espèce.

Lui, c'était un juif nazi. Il n'est pas là pour crime de guerre, mais parce qu'il a voulu se suicider.

Il y a l'employé du temps, enfermé pour dette. La plupart sont des ombres, ils regardent la télé, mangent, travaillent.

Dans ce monde, celle-là connaît le mépris, des hommes qu'elle hante et des femmes qui se jugent. Elle est condamnée à porter la bombe dans son ventre. Quand elle les croise, les employés font un concert de petits meurtriers. Elle cherche à plaire, muette comme du fer, mais sa voix pénètre le secret de la mort, sa voix sans mots.

Déjà on tourne en rond. On commence à tourner en rond. Entrer dans la prison est difficile, quand on ne se pense pas prisonnier.

Ma vie, peu importe ma vie.

Mais la voie lactée, notre galaxie.

C'est ici.

On m'a annoncé ma mort pour demain. Depuis le temps, je devrais avoir une distance. Mais la mort vous met là. La fulgurance de disparaître. J'ai regardé le gardien et j'ai répondu : à demain. Mais tout seul, j'ai eu la peine, comme un fou. C'est un cri qui ne sort pas. Qui ne peut pas sortir. C'est un tel cri. Parmi ceux qui font tourner la prison, et qui ont le droit à des promenades. Parmi eux je suis la peine capitale. Max doit endosser le bouc émissaire, payer, quoi qu'il ait fait ou non. Il rase les murs, à perpétuité. Moi, être prisonnier. Droit à cette solitude. Qu'est-ce qu'elle fait, cette solitude ? Sinon pourquoi la porterais-je ? On diffère ma mort tous les jours, le temps est-il à son service ? Étrange secret que la torture.

Sa voix pénètre le secret de la mort.

Il n'y a pas d'écho dans un cube de mur en béton. Il y a des rebonds. Cela oblige à écouter dans la surdité.

Je suis fatigué de l'homme. Écrire appelle une émotion dans un bloc de fatigue, qu'aucun défi ne modifie. Une émotion, comme celle qui jaillirait d'une épée en apnée, et marcherait royale dans le vide.

Cella, cherches-tu la rédemption ? Non. Je ne suis pas seule dans cette histoire.

Ainsi s'approfondit – la blessure ? Le chœur incarcéré.

Mais je suis bien Raf Blitz, celui dont je parle. Qu'est-ce que tu fais là ? C'est un choc, pas une question. Là, quand on ne dort pas, c'est hurlant, stupéfiant, irréel. Comme si devant ma disparition je ne me disais plus qu'une chose : sois ce que tu fais là. Que mon nom soit foudroyé.

Et le musicien crie : abolir le nombre, ce délire !

Ainsi s'annonce la vie, son nu, dans la cellule 101.

C'est bien le musicien, non son fantôme, parce que le cri vient de la faille. Quand la pensée de la mort revient – *la mienne*, tout le monde le pense, *il n'y en a pas d'autre* – je suis précipité vers la faille. Éjecté de mon lit par une violence d'asphyxie, je colle l'oreille ou l'œil à l'embrasement du mur. Avec la sensation parfois que ce sont mes narines, qui entrent en contact avec une sorte d'oxygène vibratoire. Un oxygène irrespirable par un homme. C'est fou d'être seul. Mais parler seul libère un souffle, catapulte une membrane. J'en ai besoin, à ce point mortel. Ce fou, c'est d'être seul.

Ce souffle est d'une fraîcheur de glacier. Perdre les chères images, mourir, puisqu'on ne peut pas se penser mort, perdre s'en va dans l'inconnu sans mort. Je vous perds, images du film que je fus, je vous pleure dans la peur jusqu'à la

transparence de la nuit. La peine n'a plus le sens humain. Dans ce plasma, je vous salue ma vie.

Demain. L'aube sur le mur. Je purge quoi, rien. Consentir à cette nullité. Mais il reste Cella, au zénith du désert, lampe rouge. Si vous êtes autrement, faites confiance aux familles pour vous faire enfermer. Sensible, ce n'est déjà plus humain. Max Brühl était un juif nazi, il s'est suicidé de cruauté. Il s'est manqué. On ne le lui a pas pardonné. Coupable, tu dois ta vie. Employé des ombres. Toute cette ambiance.

Larguer, en pénétrant.

La faille attaque au couteau sans lame, tout simplement.

Souffrir : être séparé. Je souffre. Ma souffrance ne touche donc personne.

La solitude.

Face à la mort, mystère de cette peine-là.

Cellule 101.

Plasma.

Peu importe l'aube sur le mur.

Cellule 102

Monsieur le Président

Je vous fais une lettre en désespoir de cause. Je vais vous parler de quelqu'un. D'une femme. Elle n'est pas seulement derrière les barreaux qui grillent les yeux de notre espèce, elle souffre. Elle fut capable de dire à son amant qu'elle le remerciait de la torturer de moins en moins, et qu'elle comprenait. Son amant qui fut capable d'écrire à un peintre, atteint d'un cancer de la langue, de souffrance incapable de peindre, la lettre que voici : *Mon cher Jean-Louis, c'est une émotion. Une émotion de te lire. La souffrance. Cette question qui n'en est plus une, mais aujourd'hui le mystère même d'être ici, aura convoqué et pénétré toute ma vie. De l'asphyxie cardiaque de ma naissance aux tourments psychiques sans fond qui m'ont conduit à réaliser autre chose, qu'on nomme le silence, mais qui fut en fait le grand oubli de tout, de toute pensée de tout, où je suis donc réellement mort, à mon indicible aujourd'hui où cette puissance de rien réinvestit cet homme, ce qu'on appelle étrangement un «homme», et qui s'appelle pour moi «la souffrance», la souffrance, son mystère même est ce à quoi je m'abandonne, comme un spéléologue pénétrant des couches de caverne, et qui entend partout résonner le cri muet de cette espèce que nous sommes, ou croyons être. Parce que «l'homme» n'est qu'une condition, un canevas, une expérience de l'impensable vie, dont «l'homme» est l'impensable blessure. Je suis cette vie, nous sommes cette vie, non «l'homme». Cette vie, que le mot vie ne dit pas, que le mot mort ne borne pas. Souffrir n'est pas humain, il s'agit d'autre chose, inconnu à notre pensée. Si je t'écris ainsi, dans la simple difficulté de me comprendre, c'est pour cet autre chose, cet inconnu qui vibre. Que ce soit lui qui parle, à travers le mur du langage humain. C'est cela qui guérit, non de la maladie, mais de la peur. Je*

t'écoute, mon ami inconnu comme moi-même. Je nous écoute, là, en habit d'homme, et l'inconnu répond, à sa façon, à travers nos mots de misère. Peins ! Dès que tu le pourras, oui. Épouse ta passion, le feu, le mystère de ta souffrance. Une passion, le voyage d'homme. Sois le contact de ta passion. L'influx de l'amour, notre impensable, se révèle là. Oublie ton passé, ton avenir. Peins ! Peins avec tes yeux, même si sans main et sans pinceaux. Peins jusqu'au regard ! Le regard, celui que la lumière respire, dans la grande nuit qui est la nôtre. Alors, nuit transparente... Tout mon visage sur ton cœur. Vous voyez, chef de l'homme d'état, le plus morbide qui soit, le monde, vous voyez la prison où je souffre ? Je vous écris pour elle. Elle souffre. Elle la prison souffre. Ce n'est pas comme de rêver entre quatre murs, qu'on soit ou non en taule. Elle souffre d'enfermer. Pas d'enfermer sa rage, ni son rêve, mais sa puissance d'atomes vibrant dans son mur. Car tout vibre, le siège sur lequel vous trônez, que vous prenez pour un objet, un objet de pensée, forcément, n'est pas un ramassis de matière où poser votre image, autrement dit ce n'est pas un cerveau, ça vibre ! Prisonnier, c'est froid, dur, c'est un mur. Vous comprenez ? Penser prison. Non ? C'est pour ça que je vous écris. En désespoir de toute cause, léger, lucide, terrible. Vous n'avez peur de rien, mais c'est terrible. La preuve, vous arrêtez de lire, vous êtes déjà parti, tous partis, de tous les partis, de tous les partis pris, "l'homme, reprise", de quoi avez-vous peur, au fait ? De votre bonté ? Mais il faut mourir pour ça. Cesser d'administrer. Ah ! L'administration des peines, et des médicaments censés les étouffer, insensé ! Vous ne pouvez pas les laisser vivre, les peines ? Ça aussi, encore tuer ? Et pour le bonheur des peuples, vous plaisantez ? Mon histoire ne vous intéresse pas, moi non plus, écoutez, je n'ai que ça pour nous faire entendre. Nous, somme de la souffrance sans homme. Vous y êtes ? Oui, c'est terrible.

*Si nous nommons la nuit la somme de la souffrance
Nous aimerions du soleil
Du soleil qui nous aime nous autres
Nous qui sommes autres dans la nuit
Nous aimerions mais l'amour vit
La vie nous aime
Elle aime en nous mourant
Puisque nous mourons à nous autres
La vie nous fait mourir les uns contre les autres
En son plasma sans gain
Nous sommes perdus
Nous, somme de la souffrance sans homme*

*Partout toujours, oui
Nous mourir
Nous nous détruire
La vie sans nous nous suicide en elle
La vie sans nom nie nous autres*

*À elle,
L'amour de ses voyageurs,
À toi, de mourir en toi, l'inconnu
À moi, l'Hiroshima de mon amour*

*L'idée morte de l'homme n'est plus
Mais voir l'homme
L'orgie du séparé*

C'est un poème. Pour une certaine sorte d'enfant. Oui, nous sommes perdus, comme elle qui me regarde. Qui suis-je ? Vous ne savez même pas si je suis un homme ou une femme. Elle ou lui ? Et si vous ne savez pas ça, vous n'y comprenez rien. Mais qui suis-je ? Barbe Bleue, Cellule 102 ? N'entrez pas, vous n'imaginez pas ! Si, si vous ne faites pas d'effort, le pire, la mort. Mais non, entrez ! C'est ainsi qu'ils baisent, elle et lui. S'il ne restait qu'un seul homme, ou une seule femme sur la terre, on n'y verrait plus que survivre. S'il y avait une femme et un homme, la mandibule du désir. Au-delà de deux, mais pas plus d'un duel de couples pour que la vision ne soit pas noyée, la boucherie, l'abattoir, l'esclavage, la cruauté universelle, le meurtre quand même. Alors, refroidi, tout le monde ? À moins qu'il n'y ait déjà plus personne ? Il ne parlerait pas tout seul, le gars ? La fille, elle ne prendrait pas la parole déguisée en nonne, en bonne, en bouche à baiser ? Parler, le totem au trou ? Oui, au trou ! Est-ce donc pour rien qu'on entend que ça ? En taule, au lit, au lit en fer du fil à retordre, à tous les coups qui mènent au lit, invitation au jardin des morts, au trou ! On dit noir quand on ne sait plus le penser, mais qui sait s'il n'est pas ni noir ni blanc, le trou, ça dépend comment on l'entend, mais si on l'entend c'est un trou de balle dans la tête, un coup de boule de neige de charbon dans ta tête de prison, prisonnier, je ris, monsieur le président ! Mais elle, qui est ma vie, vous dit en sa peine perdue : le monde est trop grossier, je demande la grâce !

Clown.

Cellule 103

J'ai vu la photo d'une femme, d'un cadavre de femme morte terrifiée, violée, sodomisée, torturée, égorgée comme par une bête folle.

Accusé, levez-vous !

L'homme s'est levé.

Le juge lui a demandé : vous avez vu l'état de votre victime ?

L'homme a répondu non.

Non ?

Non, en faisant ça, je ne voyais que ma mère, qui m'a abandonné.

En faisant quoi ?

Ça.

Regardez : vous avez bien tué cette femme ?

Non.

Et l'audience a poussé un *Oh !* d'indignation.

Je me suis évanoui dans la marée humaine. Hanté par toutes les pensées possibles. Sur la mort, le mal, la folie meurtrière, le flot d'hommes et de femmes qui marchent sur la Terre, naissent et meurent et, entre les deux, travaillent, travaillent sans le savoir, et sans savoir pourquoi, à la reproduction de l'espèce, travaillent à perpétuité, pour la perpétuité, mais pourquoi ? Il semble que personne, à moins d'un coup à ébranler l'âme, disons ce mot pour dire un autre lieu de l'homme que lui-même, personne n'entend jamais cette interpellation de sa propre vie : pourquoi l'humanité ? Alors je n'ai plus pensé, je ne le pouvais plus. Même ma question ne se posait plus, parce que ce n'était pas une question, j'avais reçu son coup. Je n'ai plus pensé. J'ai regardé. Un regard a commencé à poindre par la faille de la pensée. Il s'est intensifié, il a regardé l'homme. Un regard doux, douloureux de l'homme, pénétrant.

J'ai vu un homme qui ne peut pas avouer son meurtre. Parce qu'il n'a pas pu le regarder. Qu'aurait-il vu ? Rien des images qui nourrissent le spectateur de film d'horreur, que le meurtrier d'homme tourne en direct mais qu'il ne voit pas, possédé par ses propres images de blessure. Si intense de blessure, la mémoire, défoulée dans le meurtre comme si le meurtrier tuait quelqu'un d'autre, une image en lui, une image de lui, de sa blessure. Il tue, mais il ne voit que l'image de sa blessure, sans voir sa blessure, seulement l'image dont sa blessure le rend fou, sans qu'il le voie non plus, tant il a raison d'être fou à ses yeux, hypnotisés de blessure. Sa raison, c'est de défouler de n'en plus pouvoir son insupportable blessure. Sa raison peut être psychique, intellectuelle, métaphysique, c'est toujours la même. La raison, si chère à l'homme, par laquelle il espère se sauver de l'abîme qu'il est, c'est toujours sa raison de penser. Ainsi, il ne voit rien. De ce qu'il fait, de ce qui est, même devant lui, là, sous ses yeux.

C'est difficile à entendre, ce que dit le regard. Parce que c'est simple, ça ne réfléchit pas, ça ne juge pas, ça regarde ce qui ne peut pas voir. L'aveugle, oui. Aveugle comme les trous noirs, les orbites sans regard d'une tête de mort. Je n'ai vu qu'un homme mort, un fantôme sans regard, agité par le vent d'une insondable plaie. Penser la plaie ? Pour juguler le meurtre ? Il était une fois un homme qui voulait donner des limites au vent, le maîtriser, en avoir raison. Qu'en dites-vous ? Alors il a sillonné l'espace, il le sillonne encore, il peut toujours le sillonner, n'est-ce pas ? Le vent court sur la Terre, jusqu'aux confins de la galaxie, de toutes les galaxies trouvables et introuvables, et le massacre continue, il est continu, il constitue notre histoire. Le vent d'une plaie insondable écrit l'histoire de l'homme de raison : un massacre. Dans la peur de la plaie qui tue, le regard voit la raison de penser, qui alimente le vent du meurtre. La preuve : le massacre. Nous sommes des hommes, nous sommes bien convaincus d'être

des hommes, et l'homme est fait de ce vent-là. La preuve : le massacre.

Au procès, l'audience le dévisageait comme un monstre. Elle l'aurait tué, en toute raison de le penser monstre, et donc de se penser autre. C'est pourquoi elle ne l'a pas tué. L'audience se pensait humaine, et l'homme n'est pas un monstre ! Mais elle l'aurait tué, ça se voyait au fond des yeux. Qu'auriez-vous tué ? Si vous n'en pouviez plus de subir la blessure, ranimée des images de votre mémoire mais, au fond, du simple fait d'exister, d'être un homme, puisque c'est ainsi que vous vous reconnaissez, vous et entre vous, si vous n'en pouviez plus de porter l'habit d'un abîme, vous l'auriez tué, cet homme qui n'est pas un homme, parce qu'il a tué l'homme, mais pourtant c'est un homme et il s'est donc tué, vous l'auriez tué, qu'auriez-vous tué ?

Dans la raison de penser ne souffle qu'un vent de massacre.

Le psychologue s'est approché : avez-vous connu votre mère ?

Non.

Le juge a interrompu : et vous dites avoir tué quelqu'un que vous n'avez pas connu ?

Oui.

L'audience était muette d'angoisse.

En effet, dit le psychologue, il ne connaissait pas la femme qu'il a tuée.

Si. Ma mère, je ne l'ai jamais vue.

C'est pourquoi elle vous faisait peur.

Non. Je n'avais pas peur de ma mère, j'avais peur de la tuer.

Son avocat a clamé : qui n'a pas peur de tuer sa mère ?

À ces mots, l'audience se crispa dans tous ses visages, à n'en pouvoir dire un mot. Que s'est-il donc passé pour que ces

mots clouent à leurs masques tous ces visages ? Qui n'a pas peur de tuer sa mère ? Chaque visage de l'audience portait les traits de cette peur, quelles que soient les pensées qui tournaient dans sa tête. Au fait, à quoi servaient-elles ces pensées ? À éloigner l'image et l'écho de ces mots : tuer sa mère. Sur chaque visage il n'y avait qu'une peur pétrifiée de tuer sa mère. En regardant l'audience tout entière, d'un seul coup, cette peur avait le visage d'une mère à tuer. « Parce qu'elle a tué » dit l'homme. L'audience portait ce masque sur son visage, ce masque était son visage : une mère à tuer. Ah ! Il n'y a qu'une mère... la nature universelle. « Ma mère m'a fait hurler tout de suite, c'est ce qu'on appelle naître » dit l'homme. La nature est à tuer, elle tue ; elle se tue. C'est sans pour ni contre. L'histoire de l'homme, écrite sur son visage, une griffe sanglante de meurtre. En m'évanouissant dans la marée humaine, je n'ai vu que ça. Dans les couloirs du labyrinthe, des caves d'isolement aux plages de bonheur, tous nos masques de torturés par la raison de penser suent la mort.

(Quand tu souffres, on croit que tu es fou. Mais tu souffres comme un fou).

Sur mon lit, bercé par la douleur, mon esprit dérive.

Le triangle de la mer, du soleil
et du silence qui descend le long de cordes invisibles,
est si parfait dans ma mémoire,
si intense de blessure, ma mémoire,
comment croire, pourquoi espérer après,
alors que le temps s'immobilise en un regard,
où flotte une pensée fantôme qui ronge un à un chaque os de
son univers,
un regard comme un bain sans borne, où se noieraient tous les
symboles,
on respire,

mais on respire dans un réseau d'antipodes à mort, un doigt
dans le nez,
deux doigts, ça crève les yeux,
personne n'y entend rien,
chaque fois que je respire,
c'est rare, c'est un toucher, la saveur de la lumière du souffle,
c'est sacré. C'est-à-dire non, nul objet, nulle croyance,
mais le souffle.
Pourquoi faut-il, pourquoi toujours ce besoin d'histoire ?
Pour manger.
Le carnivore dévore.
Les histoires sont de la chair à pensée.
L'homme a besoin de se manger.
Le fruit défendu, c'est Dieu. Le trésor de l'histoire.
Mais c'est toujours la chasse au trésor.
La chasse est bonne lorsque l'histoire est bien racontée.
Et ce qui raconte, c'est la voix des mots.
On cherche à entendre une belle voix, n'est-ce pas ?
D'une beauté touchante, pénétrante, bouleversante.
On a ce désir, et on a toujours peur quand on chasse.
Si le trésor était un monstre ! Jouissance de Dieu,
si la voix va jusqu'à l'extase. Sinon,
jouissance de tous les objets du monde.
Quel serait le visage de la terreur du désir de tout dévorer ?
Un monstre de jouissance ?
L'histoire est une histoire de monstre et c'est une histoire de
fou.
Il n'y a pas de plus belle histoire du monde. Prison.
Prison, c'est juste une façon de parler. Car dans cette histoire,
les mots s'entendent par le son.
Pourquoi la musique nous bouleverse-t-elle ?
Parce qu'elle signifie quelque chose ? Non. Par le son.
Écoutons, il nous le donne,
il nous donne ce que nous cherchons dans toutes nos histoires,
sans histoire.

Et moi ? C'est ainsi qu'il cherche la sortie,
celui qui a la santé de trinquer pour les autres.
Mais en fait, il boit du nectar.
À partager entre amis meurtriers.
Le meurtre, c'est l'histoire, seulement l'histoire. L'amitié
n'est pas entre nous, elle nous sonne le même.
Ah ! Si vous éprouviez
la lumière que le souffle me donne en pénétrant mon ventre,
là où tout se noue pour jouir de nuire,
j'en suis le i jour et nuit,
et toi l'x, Cella,
celle qui est là en peau de femme comme une chatte vorace et
martyre,
vous seriez les enfants d'un autre monde où tout baigne.
Je vous annonce que la vie est là,
moi qui ne détiens plus rien dans la Cellule 103,
sauf qu'on se croit en prison, comme au nirvana.
Pourquoi se croire ?
Ça fait tout le mensonge.
Et mentir, c'est souffrir.
La souffrance n'est pas sacrée, elle est partout.
Mais j'ai peur du noir. Le noir fait disparaître les objets.
Or sans objet,
il n'y a plus d'obstacle à la lumière diluvienne du simple
comme bonjour.
Quel progrès ? On n'arrête pas la circulation.
Torrent de boue au bain qui en accompagne la violence,
baignez-vous,
baignez-vous, qui a dit que les morts ne se lèveraient plus ?
Encore faudrait-il qu'ils soient morts.
Les morts sont morts de n'être pas réellement morts.
Ça fait une sacrée prison,
un tas de cailloux dans la tête
qui n'ont que l'espace de se cogner tout le temps
contre le mur d'en face, l'image d'un caillou.

Je te souhaite la fracture du crâne, tête de mort !
Le rire déchirant.

Cellule 120

Tout à coup, dans la prison des mots où il est enfermé, ça écrit plus vite que sa main, et sur tous les fronts en même temps. Il se voit et se laisse aller d'une cellule à l'autre, passe-murailles ? Non. Il ne cherche aucune évasion. C'est une fugue comme en fait le son des craquements de terre ou d'orage, ou la musique comme choc. La déferlante d'un diamant de roses, impossible à suivre, à noter. La description même en est folle, la traduction en image, pourtant elle dit juste l'écarlate jusqu'à l'éclatement de la cuirasse logique du sens arrêté. Il est enfermé par arrêté du préfet de police, haut fonctionnaire des écritures, maître à penser au fond des murs, mais peu importe, ça cogne, et sans alcool, ça cogne à fendre le crâne, et le péricarde, ça fusille le circuit, il rit qu'on le pense fou !

La déferlante d'un diamant de roses, fantaisie : d'une simplicité folle pour la pensée, l'oxygène du merveilleux dans les narines du réel !

Écrire.

Pour le coup de la faille.

Dans le cachot du condamné aux mots, cette souffrance d'un seul en l'absence de tous à cette même souffrance, il se demande de dire ce qu'il entend dans écrire, tel qu'il en est le feu du lieu. Car ce n'est pas « mourriez-vous si vous n'écriviez pas ? », pas une question de vocation quasi monastique d'écrire sous peine de mort, ni d'écrire en mourant pour trouver la paix, l'indicible paix, ce n'est plus ce qu'écrire fut pour les poètes et les chercheurs d'or, que je fus, atteint du mal des mots humains jusqu'à l'asphyxie, à ne plus aspirer qu'au son et au silence, du fracas dans les mots à l'ébranlement sans mots, à l'évidence...

l'écriture de la souffrance est un trait de génie

Libre de quête.

Une éternité de pensée durant, tordu dans ses chaînes, les globes oculaires figés comme un poisson mort, il attendait d'entendre une source lui parler, qui dévalerait d'un plan d'inaccessible silence. Et puis, plus rien. Il n'a plus écrit. Puisque rien dans la pensée. Et un jour, d'une pâleur invisible, voici de nouveau la pluie, qui tombe sur le premier venu. Il écrit. Il ne sait pas que ce n'est plus lui, et continue donc à souffrir, à avoir peur de ne plus écrire comme on ne peut plus vivre, comme on ne vivrait plus, mais ce n'est pas lui, il écrit. Et ça ne considère pas la vie et la mort, même si elles le concernent. C'est comme voir deux berges, la vie et la mort, et passer au milieu, ça passe au milieu, le flux. Il pleut, ça coule, d'aucune source car il est l'amont, mais inconnu, il est son inconnu. La pluie flambe sur le toit du monde, dans toute son architecture, cette pensée ronde. Tous les plans fondent. Oui, c'est ainsi, un éprouvé de longue peine finit par parler tout seul, mais ça se passe dans le lieu commun : écrire. Vie ou mort ne se pose que comme une question entre les berges du fleuve, tendue en filigrane de souffrance, comme à la lueur d'ombre d'un combat en duel. Briser les cages, mais comment s'ouvrent les barreaux de l'homme ? Qu'est-ce que ce cri sans homme, sinon la pénétration dans l'énergie du meurtre qui ne tue pas ? L'écriture de la souffrance est un trait de génie. L'inconnu fait le coup de la faille, ce qui s'écrit là. Simple, simple vertige. Aucun suicide, rien à signaler. Par exemple parole qui ne laisse pas de trace, pas de couteau dans la plaie. Laisse libre d'aller, elle aussi. Là écrire est au bout du couteau. Je n'écrirai plus. Évidemment les livres brûlent, ils doivent brûler, ils ont déjà pris feu. Je ne tuerai plus. Terreur de perdre ma raison d'être. Ou j'écrirai encore, et ce sera tuer – puisque je crois encore à la vertu de fixer la vie comme un

papillon au mur (disant cela, je vois bien que je n'ai pas accès à la torture du papillon). Mais il écrit pour s'enfoncer dans la fonte des neiges écarlate du couteau, ce n'est pas lui, mais sa terreur de perdre fait partie de l'opération il écrit. Parmi les mots qui ont toujours deux berges, ceux qui nous souffrent. Mais soudain aussi seul que je n'écrirai plus, noir de seul, car c'est un silence de mort qui m'attend, pense-t-il, ou c'est le meurtre à perpétuité. Mais il écrit, le cœur d'épouser qu'on n'a pas le choix que de tuer. Il écrit soufflé d'un autre air, d'un autre orbe de rien dont il sourit la légèreté : toucher, il voit toucher, par l'image d'une feuille dansée dans le vent, par la danse sans l'image sans vent, le même orbe au visage sans pli que celui qui dit : je n'ai plus peur de souffrir. Qu'il puisse le dire, lui qui a tout souffert et qui parle simple, et que je l'entende, moi l'accablé lucide d'une souffrance à perpétuité en peau de pensée, cela change invisiblement ma vie. Écrire sorti du vent où il se réfléchit, et réfléchit la souffrance du monde, geste du coup qui touche, une fugue d'inqualifiable fleuret ?

Mais je n'écrirai plus. Cet ennui de ne rien pouvoir, pour soi, pour les autres, c'est profond. C'est ne plus se représenter. C'est une mort, c'est une mort qui traverse la peur de mourir, à pas d'oiseau. Défait, il n'y a que la pénétration du désœuvrement pour éprouver une force de vie.

Vie.

Je ne parle pas pour parvenir, mais pour venir.
Car jusque là je n'aurai été que désir.

Nous sommes morts, des bêtes pensantes, des poupées mécaniques, des robots qui tuent. Et il n'est pas difficile de sentir qu'on est mort : ça ne vibre pas. Tout ce qui peut nous arriver n'est pas de mourir, mais d'éprouver la vie qui s'infuse dans le tissu humain, le magma mental, dont fait partie même

le visionnaire. L'opération a lieu dans le même élément,
pas ailleurs : crémation du magma en plasma. Je ne suis en
deuil que de la mort. Je suis un voyageur, pas un poète. Mon
souffle passe par l'impossibilité de respirer dans l'humanité,
la pensée de la peine de mort, l'absence, la pensée c'est
l'absence. Écrire : la traînée de clarté que laisse le voyageur.
Le voyageur qui est mouvement, *une forme de mouvement*.

Cellule 109

Anita, Selen, Racquel, Sylvia, Amber... elles étaient toutes condamnées au nom de l'Éternel Féminin. Je comprends. Jusqu'où doit-il avoir perdu sa propre carapace, son archaïque armure, pour l'entendre, elle comme elle souffre ? Et elle, jusqu'où, son corset, crocheté au sein de la peur de sa honte, jusqu'où doit-elle l'avoir porté pour la recevoir, elle ? Cella, celle qui souffre d'elle, porte la honte aussi fort que Dieu. Peu importe son existence. Elle porte, dans la langue de toutes les religions, l'indéracinable honte. Un réseau de racines sans origine sous terre. Je comprends que tu ne puisses pas pleurer. Qu'ici tu sois en exil, travesti en bannissement par refoulement des foules, comme tu hais les humains de culpabilité, comme tu es seule. Seule à faire aussi peur que moi. Le même vertige que ta marche, dans la nuit des hommes, et des femmes. Dans l'enfer des comparaisons, où tu comparais pour toujours, tu n'as pas ta place. Qu'est-ce que tu fais là ? Tu es bonne à quoi ? Si j'enlève la mère que je suis, image de la femme en tribu humaine, hantise, réflexe automatique de l'espèce, donc l'épouse, si j'enlève le génie qui m'habite parfois, comme parfois les hommes, si j'enlève les vêtements de mon autonomie, gagnée au prix du sang des guerres, j'enlève, il reste la ficelle d'un quoi en corps de femme ? À quoi suis-je bonne ? Et je ne veux que l'être. Bonne à ce que je suis de mon désir de moi. Je suis Cella. Je suis toutes Cella. Vous aussi. Bonnes à jouir, une seule bonne à jouir.

La prostituée sort de l'église. Elle a des cornes de reine, de la nuit elle a les habits. Elle y était entrée pour quitter la nuit. La seule porte d'entrée qui ne lui fût pas fermée. Mais elle le fut aux yeux du monde, quand elle entra. Pleine de soif. Vous voyez, ce qui ne se voit pas, c'est aussi bien la soif qui lui monte aux yeux que celle qu'inspire sa robe rouge en frissonnant comme un pétale. Faites ses formes, messieurs.

Celles de vos dames, les vraies qui gisent dans je dévore.
Dessinez-vous en je dévore, faites ses formes. Et pénétrez
dans votre miroir, qui se voit en vous. Cella est folle qui rend
fou. Comment faire ? Il est impossible de sortir du reflet d'un
duel de miroirs. C'est ça qu'il faut pénétrer, mais à coup de
milliards de coups, car l'obsession, la possession, la succion
de souffrance. Courage, héros de l'héroïne ! Quelle violence !
Elle marche dans l'église et c'est un martèlement plastique,
de l'irrésistible qui arrive, rien que le cri des talons aiguilles,
et sur le cœur le mouvement de la mer, le remuement massif,
qui monte et qui descend, comme un sanglot de sperme.

Et du vison en haut des quilles, dit la chanson. Derrière un
pilier de l'église dans la pénombre de midi un jour de désert
des croyants, l'église aussi vide qu'à minuit, le représentant
du peuple des hommes l'attend. Le violeur malgré moi,
menteur ! Elle consent. Ne pensez pas trop vite déjà savoir
pourquoi. De la colle au pilier qui danse, muette comme un
serpent. Le peuple se change en bête, en somme. C'est un
défilé de dévoration, l'énergie des crocs dans la chair, même
subtilement. La vision fermée dans la faille, entre quatre
yeux rouges et blancs. Pan ! Tout ou le meurtre ? Tout ou le
meurtre. C'est là-dedans que l'œil pénètre, entre les ébats de
glissade à jouir. La haine nue entre la honte nue, en sirène-
centaure de désir, le rêve ! Le défoulement dans les chaînes,
démoneurs de vierges et dévoreuses d'hommes. Et là, dedans,
les voyageurs : les mineurs de fond sans détour. Rester droit
béant dans l'épouvantable affront de l'énigme. Car il faut
plonger, prisonnier, mâle ou femelle. Cella toujours sous
l'empire d'être tuée, s'ouvre à l'obscène : exciter la bête, pour
l'achever. Qui paye ? Qui rira le dernier ? Personne. Elle sort
de l'église, pareille à ses pierres, elle flambe, ou c'est pour
lapidation. L'autre est sur le carreau, à moitié mort, comme
elle dans son triomphe. Vous avez les yeux rouges de haine,
récipients de honte. Lynchez-la, la sorcière déguisée en chat,
dont la langue vous lèche les babines, les turbines ! Elle

arpenne ne pas se retenir. Sa cruauté est insoutenable dans
vos poitrines, et réciproque dans vos culottes. On parle entre
hommes, mâles ou femelles. Machins, machines. Cruauté
d'écarter la faille, ça compromet tout le système. Ce n'est pas
la machine, la menace...

Max est toujours un mac. Le mac de Cella. Ainsi va le monde.
Regardez-moi ça ! Garde à vous ! Car il n'y a pas de voie de
garage, tout le monde y passera. Mes frères, mes sœurs, on
est dans la fosse d'animaux robots. La tête dans les étoiles n'y
change pas grand-chose, j'en viens ! J'en reviens seulement
l'œil sans paupière. Il n'y a de pénétration que du regard
ouvert. Celui qui permet aux yeux de ne pas reculer d'horreur,
haine ou honte de moi à moi. Va t'éclater à ta rencontre,
qui que tu sois, objet de la chose. Machin, machine. Ton
humanité, grand dieu ? Ce qui a une mémoire ne peut être
qu'une machine ! Plonge et pleure, jusqu'à l'overdose. Quel
mystère de souffrir me souffle en celle-là, un max ? L'Éternel
Féminin de moi, dieu d'enfer ! Fou à lier et folle de moi !
Hein, machine, miroir, suis-je de plus belle ? Oh ! Oui ! Au
bain brûlant ! Mais qu'est-ce qui se passe là-dedans ? Allez
savoir, même vous faire voir, je ne sais pas. La pensée a
planté. C'est le trou.

Cella sort de l'église, elle en sort ruinée d'elle, elle quitte
ainsi la rue, la tribu. Elle s'éloigne en montant une langue
vertigineuse. Parée. Parée pour le cortège de ruts, ouverte
au regard. Elle a pris trente ans, toute une histoire, de la
vierge vorace à rougir aux ressources vierges de sa solitude.
Voyageuse du bordel, quel cœur il faut pour ça ? Est-ce
qu'il est entre les deux seins ? Un martyr au visage volcan,
avec du cœur au ventre, ça ne suffit pas. Elle marche dans
l'arène aux vitraux sacrés, comme dans son délire d'elle-
même, fondue dans ses formes, rien qu'au son de son vertige
de trembler, le regard droit. Et il la prend, mais quoi ? Nue

dans son sang versé dans l'abandon à ça. Cette robe rouge sur la dalle de marbre, quel rubis en elle ! Centaure le poète l'honore, il est bien parti pour mourir de vide. Émotion, c'est puissant comme deux enfants pleurent. Pourquoi ? Ils ne sont pas ensemble ? Ô fusion déchiquetée, douleur désolée, se baiser d'abord jusqu'au bout, jusqu'où il y a de l'os. Ne faites pas cette tête de dégoût. La moindre grimace, c'est déjà foutu pour la grâce. La grâce sans église, nue perdue on ne sait pas où, elle est là Cella, quand elle jouit. Si c'était la vie, hélas...

Demain, il faudra recasser caillou, rocher, caresser l'écart à crier, plus gentil, devenir plus gentil. C'est déjà assez sur la Terre, l'agonie. L'agonie ?

Si c'était la vie...

Sans nom ni rien de neuf
L'indéfectiblement
Nu

Cellule 100

Ici, où tout ce qu'on peut penser est aboli, ici qu'on peut nommer nulle part, ici, par la puissance d'abolition de toute pensée, je réalise à chaque fois que je pense, que je souffre, parce que je souffre sans solution, je souffre est toujours là, je réalise que je ne peux jamais rien à rien, que rien de ce que je pense ne peut me servir à rien, qu'il n'y a rien qui puisse me permettre de ne pas souffrir en me rendant maître de ma vie, même le réaliser ne change rien au néant de moi. Quelque chose me vit, que je ne suis pas. Un double ? Non. Ce serait encore moi, un double de moi. Quelque chose qui m'aurait créé, que je pourrais prier, en quoi je pourrais croire, même vouloir me dissoudre ? Un Dieu, qu'il existe ou non, non, ce serait ma pensée d'un Dieu, ce serait encore moi. Ne puis-je donc voir quoi que ce soit qu'à partir de moi, de ce que je vois ? Mais vivre jamais n'est comme je le vois : je souffre. Qu'est-ce qu'une prison ? Un monde autour d'un moi, qui n'est jamais un regard sans moi. Vivre jamais n'est comme je le vois. Vivre ? Comment ça vit ? Je ne vois rien.

J'éprouve la souffrance à ce point d'aveuglement. Comme toute la souffrance entre le quotidien et le néant, le quotidien de moi et le néant de moi. Au point le plus intense de souffrir, celui de ne rien voir de la vie, éclate l'image de quelque chose, non, d'un mouvement, qui vit tout ce qui vit. Tout en même temps, ce qui veut dire qu'il n'y a pas de temps, que le mouvement ne couvre pas d'espace. Ça vit d'un seul mouvement. Évidemment que je ne peux rien à rien, que personne ne peut rien à rien, nos vies sont d'un seul mouvement qui n'est personne. Un mouvement de tout un chacun qui n'est le regard d'aucun. Le mouvement vit toutes les vies qu'il vit toutes ensemble.

C'est la première fois que je vois la vie, que j'en ai une première image, où je me vois, où je nous vois abolis de moi,

où je nous vois chacun sans moi. La première fois que je vois mon néant en elle. C'est un mouvement en filaments.

Cette image resplendit comme la joie du clown. Le clown, son visage change sans cesse, il est presque imprononçable, mais presque, parce qu'il parle.

Plasma, la vie. La pensée, qui fait l'homme à son image, n'y peut voir qu'une division en cellules. À chaque instant elle suit son fil, elle y tient, écartant la vie d'un revers de main, comme un aveugle de métal fout des coups de canne dans le rire du vide.

Plasma, mon amour.

Cellule 108

Si j'avais disparu dans l'incendie de vitesse qui fait dérailler le manège brisé dans ses gonds ! Mais non. Le bûcher continue dans cette carcasse qui a toujours faim. Carcasse. Car qui peut dire que c'est un corps, sinon mort ? Mais un corps n'est pas mort, il n'est pas une mémoire d'ossements collée jusque dans la tombe au culte de la personne. Honorez les morts, l'esprit qui s'est pris pour le centre du monde, le sien ? Tout tourne autour de moi, voilà. Je suis, ceci, cela, et même sans qualité. Être ou ne pas être, c'est moi. Être, c'est déjà fini pour la vie. Ô souffrance d'être ! Ne rien voir qu'à travers mes yeux ou mon œil vide de moi. Mon œil, puisque l'œil est toujours par moi, la carcasse. Qu'est-ce qu'une prison ? Un monde autour de moi. Mon monde.

Je gisais ainsi, à peine respirant sous les ruines du manège démantelé. Les idées broyées, la main surgit comme la beauté d'un nuage. Une main sortie de moi qui semblait crier : être ! Un cri de main lancé sans appel, sans voix, dans un espace de granit, fait des mots d'un seul bloc : moi la conscience de soi étant être. Circulation réduite au volume de carcasse. Être prison.

J'ai déambulé dans un cirque, tout mon temps. Un jour, je me suis vu à travers la grâce d'un condamné à mort. Un miroir sans tain, transparent. Une carcasse qui m'a fait signe vers un corps. Funambule a tendu son fil entre deux gratte-ciel. Il a déplacé l'invariant de la peur de mourir. *Hommage sans âge et sans homme :*

Je suis à sa hauteur, horizontal à son image qui s'avance dans mes yeux sur un fil au-dessus du vide. Funambule d'un vide inhumain. Il va poser le premier pas. Il n'a pas dormi de la nuit, pas fermé l'œil. L'aube à cette hauteur est celle d'un été glacial. Le vent porte la menace d'un voile de brume épaisse.

En bas, les travailleurs, les avenues d'échiquier inondées d'automates, d'absences ordinairement meurtries. Au sommet du phallus de fer, face à son double narcissique : un phallus de fer, entre les deux tours du World Trade Center, les icônes flambant neuf du pouvoir de l'esclavage, qui attendent de sabrer le champagne, le funambule s'apprête à devenir inhumain. Je suis déjà bouleversé, car j'ai peur. Peur comme un homme qui a peur de mourir, mais peur, peur à trembler d'un enjeu invisible, il est question de l'impossible, hors de toute performance, de tout danger de mort, je m'apprête à sentir une fracture vibratoire qu'un homme ne peut pas soutenir. Il a posé le premier pas. Debout ma carcasse recule à la vitesse d'un fusil. Je suis trempé de sueur, le premier pleur de la mort froide. Il marche. Mes yeux fuyant le vide se détournent, et tombent dans le vide en eux. Je reviens, le cœur inexpirable. Il marche sur le fil de l'épaisseur d'un doigt dans la puissance de rien partout autour de lui. Il dit : *dès le premier pas, tous les bruits du monde ont pris fin, je ne voyais rien devant moi, rien que la ligne de l'infini*. Un cri de bête inouï, d'un appel en grâce monstrueux dans l'épingle d'un souffle, déchire ma paroi cardiaque. Premières larmes, première attaque de silence, au-dessus d'une peur à vomir. Court-circuit du vide dans mes couilles, en jet brûlant. Il marche. Il marche en voyant les nuages, en ne les voyant plus, il marche dans la prison du ciel. Mais peu importe. Il danse dans la pensée de la mort, ce vide que nous voyons, où nous pensons mourir, danse ! Déluge de cris de larmes. Apnée du regard ouvert le suivant une éternité jusqu'au bout immédiat de sa traversée irréaliste. Il est passé, de l'autre côté. Les têtes en bas sont tournées vers le ciel, vide, mais autrement vide. Lui, il s'assied au bord de la cime, face à son double désossé : la source, et sa tête est sereine, mais il a soif. Non, dit mon homme. Si : il se lève. C'est un enfant, un enfant terrible, un enfant conscient. Il dit : *l'autre m'appelle*. Quel autre ? Il n'y a personne. Et il y va. Il a l'air seul, encore plus seul,

sur le même fil de son retour. La solitude que je ressens est celle d'un retour à rien. Pourquoi, dit l'homme, pourquoi tenter le diable ? Tu as réussi. Mais non, mon homme, il ne s'agit déjà plus de toi. Regarde ! C'est le seul moment où j'ai pleuré sans larmes. Mais soudain, l'ordre mental a débarqué, la police, la police de tous nos caractères a grouillé sur les tours. La police de la peur l'a harcelé de crime. Pour crime contre la loi. La loi du crime de lèse-majesté ? Majesté, que dites-vous à nos âmes, pour dire un autre son à l'homme que lui-même, perdues dans nos yeux morts et nos chairs qui meurent ? Majesté je vous écoute. La police de la peur veut te tuer. Je te crie : reviens, je te crie en hurlant d'un cri qui va craquer : reviens, ils vont couper le fil, ils vont couper le câble, ils veulent te tuer ! « Descends de là, bouffon, vous entendez, c'est illégal, descendez ! ». La police de l'absurde veut qu'il descende, la folie policée veut le descendre, notre peur d'emmurés vitaux. C'est vital de mourir, vous allez voir. Et au bord de la tour, au bord de se faire descendre, il se retourne, flamme d'un génie, et il repart tel qu'on le voit, mais il ne va nulle part, il danse, il vibre dans le vide. Puis il revient, tel qu'on le voit, encore une fois, une autre fois, encore une autre, mais il ne revient pas, il ne repart pas, il est là. Je vide un hurlement de caverne dans un flot de larmes de limpidité, la vidange de tout un voyage, et il danse ! Mais vous allez voir : la tempête d'un hélicoptère vociférant dans ses baffles une ritournelle automatique : « descendez de là, c'est illégal ! ». Là ne fait pas partie de la loi. Et le barillet décharge en rafales les hurlements de la loi en s'approchant du funambule. *Je ne risque pas la mort*, dit-il au monde humain, *vous vous trompez, ne dites pas le mot mort, c'est impossible, je suis là*. Mais la décharge de haine est atroce. Comment, par où ne tomberas-tu pas ? Je hurle de silence comme on prie. Il marche sous les bombes, entre les deux tombes du World Trade Center, la tête baissée. Le câble crisse à se rompre. Il dit à l'inconnu : *je ne peux pas laisser la*

trace d'une soumission à l'humanité. Ses genoux tremblent, non de faiblesse, mais le fil ne tient plus, et il se redresse, se retourne, se relève ! Il est là au milieu du fil, au point nul de lui, et fait ce qu'un funambule ne doit jamais faire, il regarde en bas, au fond du gouffre des images, qu'il salue, puis il salue le ciel, ce qu'on nomme le ciel, puis les tours de mort, et, si délicatement, comme le toucher de l'impossible, il s'allonge sur le fil, le dos ouvert, les bras tendus à l'horizon. Et là, à travers l'indicible d'un nuage, il reçoit l'infini. C'est ainsi qu'il le dit, d'en être revenu. C'est ainsi qu'il le dit à l'homme. Mais couché dans l'enceinte immense, vide comme après la mort du théâtre, pleine du mystère qui agit, s'approche de lui un oiseau blanc aux yeux rouges, qui descend vers son cœur ouvert, le griffe, le fixe dans son œil nu soudain pris d'effroi, et s'envole.... Il s'apaise. C'est sans doute le seul temps où il a eu peur, il nous ressemblait, il avait les traits qui mènent à la mort, ce convoi mortel de la figure d'homme. Lentement, il faut le voir sortir de sa forme de croix, se déplier comme un papillon dans la vie, le voir de nouveau debout, danser d'un air immobile, car c'est là qu'il salue, oui, c'est là, la mémoire joue toujours des tours, mais c'est là qu'il est, l'instant du mouvement qui libère mon souffle et ma voix : *Ah !...* comme pour saluer nos nuits d'éblouissement. Là je n'ai plus rien vu, mais ça dansait à fondre les murs. Il peut descendre maintenant, de lui-même, maintenant qu'il a brûlé en toute sérénité.

Majesté, votre feu.

Mort au nom, il devient enfantin de dire que quand j'étais petit, j'avais un ours en peluche, que j'appelais ma misère et ma consolation, mais qui s'appelait Philippe. Philippe Petit, le funambule, mais c'est une grâce que j'ai reçue. Du fond du cœur dans la peur vitale de mourir. D'un seul baiser. C'est ainsi que je me suis couché, et j'ai eu ce rêve, il m'a frappé

comme une vision : j'ai vu Philippe, le petit ours de mon enfance, s'approcher de moi comme l'oiseau sur le fil mais éclatant d'or, se métamorphoser en Sarah, qui fut mon chat dans ma vie d'homme, une moire fourrée noire de feu, j'ai vu Sarah se déplier en derviche d'énergie de neige. Pour donner une image, réduite à sa pure simplicité picturale : Sarah s'est retournée, son ventre était blanc. La plage d'un flocon d'amour dans ma peur vitale de mourir. Merci.

Les tours du World Trade Center ont pris des obus dans la tête. Mais c'est la poudre du pouvoir, allumée par la main du mensonge d'état, qui a liquidé ses idoles jetées en cendres dans nos yeux. Tour de magie. Plus rien. La peur généralisée rampant dans l'esprit du monde, l'air de rien. L'air absent. Le pouvoir-fantôme. C'est ce que peut la mort parmi nous. Car il est vital de mourir, c'est la loi du marché, la dette. Machine mange-misère, le marché de la mort de nos vies. L'infini de l'homme, mais en boucle, le ruban de la foire du Trône.

Le funambule dans sa cellule a perdu la tête. La tête de mort détronée. Il l'a envoyée en l'air, l'air de rien. De rien. Il fut l'emblème d'un baptême qui donna une âme à ces tours, promises à la mort par la mort ; l'alpha sans ailes de l'oméga mortel du pouvoir, dont nous ruminons maintenant le fantôme, le tortionnaire planétaire.

Mais j'ai vu d'aucun ange la grâce d'un geste décorporé en un autre corps que celui d'un mort. J'ai vu la danse quand elle n'a pas de sol, pas même un fil, la danse qui ne tient à rien, la danse ! Parce que je regardais avec le regard, comme ne fait pas l'homme. Et que je souffrais d'une grâce inconnue, comme l'oublie l'homme. J'ai vu un signe, sans futur, le signe présent de la *dansité*, où l'infini se défait

Flux

Sommaire

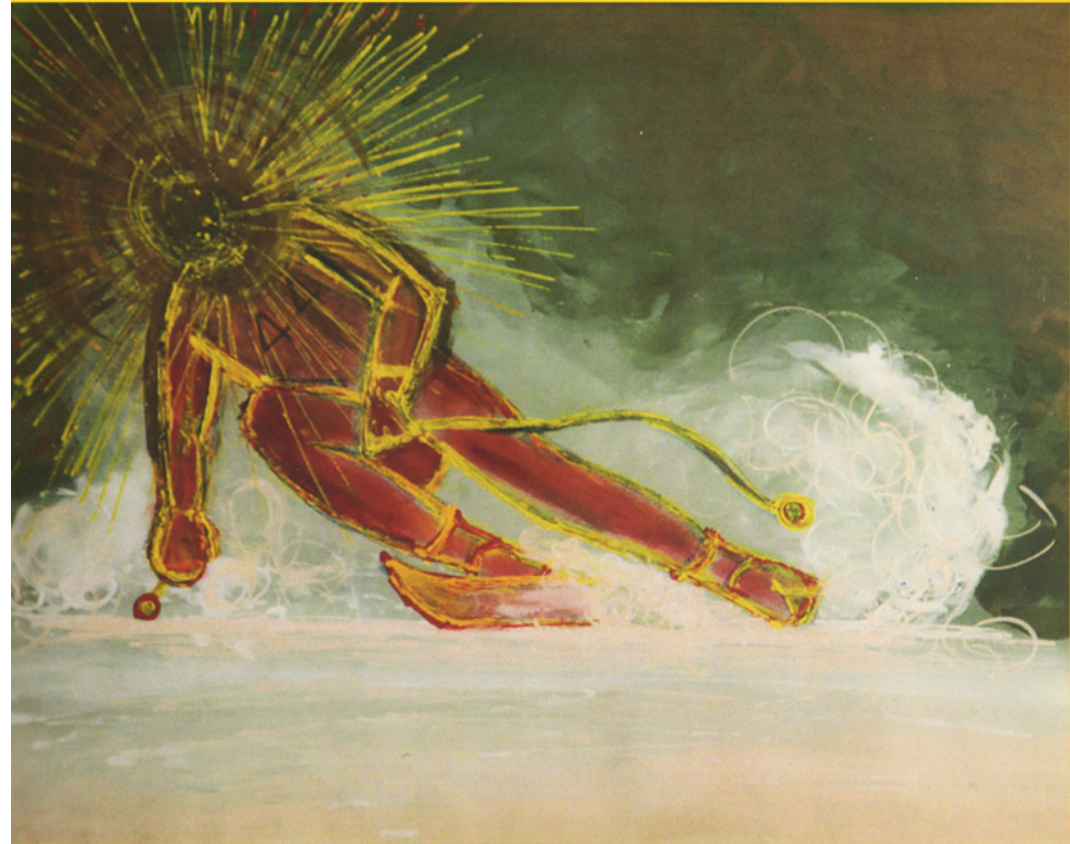
DUEL (roman noir de l'homme)	9
3. Le mensonge	13
2. Le miroir	75
1. La mort	113
Ribambelle	129
Cellule 101 et autres nouvelles	133
Cellule 101	137
Cellule 102	145
Cellule 103	151
Cellule 120	161
Cellule 109	167
Cellule 100	173
Cellule 108	177
nathanaël flamant ?	190

nathanaël flamant ?

Le fleuve s'écoulant, il serait simple de dire que je ne suis pas. Mais l'homme a besoin d'images. Alors je me présente comme un écrivain inconnu. Sans pays, sans époque. Le mystère de la souffrance a joué le rôle d'écrivain, dans la lignée de son écriture en nous. Nous : lui. J'ai écrit des romans, des tragédies, des vertiges qui s'appellent des poèmes, des vertiges sans fin, des poèmes trouant la pensée, tout ne fut qu'un cri. Ce qui ne le fut pas, je ne l'ai pas écrit. L'acte d'écriture, tel qu'il déracine, appartient à l'inconcevable. Ainsi, ce que j'ai écrit ne peut pas se comprendre comme un cri de révolte, ni s'enfermer dans une énigme, ni même se voir en éternelle solitude. Ce que j'ai écrit, je ne l'ai pas écrit au nom de l'humanité ni pour elle. Cette écriture n'appartient pas à l'histoire. Elle fait un autre travail.

L'écrivain aura souffert jusqu'au bout. Jusqu'au bout des opérations de ce que l'homme nomme l'esprit, mais qu'il appelle directement une chirurgie du regard. L'homme est un voile sur le regard. Ce qui intéresse le voile, c'est le tribunal, un théâtre, jusqu'au jugement interminable. Duel meurtrier prisonnier. Un voile de sang, de projection de sang. Le regard – ça regarde opère l'homme. Cette opération-là n'est pas une vue de l'esprit. Car le voile saigne de lumière de larmes, perd son sang dans le cristallin, d'un flux, de rien.

Écrire : le travail du mystérieux, comme le regard est son visage. Il n'y a pas d'écrivain.



Je m'appelle Alison. Il ne m'est pas possible de donner le détail d'une identité. Disons que les circonstances de ma vie sont celles du désastre, et qu'aujourd'hui ce désastre est peut-être moins le mien que le vôtre. Et qu'il est pour vous sans solution.

La planète Terre a peu à voir avec ce que vous croyez être votre vie. Très peu. Juste la brume de votre croyance, qu'on ne peut pas exclure du mouvement des étoiles, encore que les étoiles fassent également partie de votre imagination. Comme toute votre science, vraiment un rêve.

Je commence ainsi, abstraitement sans doute, pour dire qu'il n'est peut-être pas possible de parler à votre espèce, parce qu'il n'y a pas de frontière entre le rêve et le désastre. J'ajoute que je ne suis pas un extra-terrestre, ni une image qui vous dirait quelque chose. Je m'appelle Alison.

*Un acte inqualifiable
Vous oublierez tout ce que vous avez lu*

Raf Blitz

Ce livre est un visage

Facebook

ISBN : 978-2-916492-57-5



Prix : 14 €